

Introduction

Le 2 septembre 1939 à Saint-Lyé (Aube). René Girol, ami (personnel et politique) très proche de Jean Gaston Lalumière, lui écrit :

Mon cher Gaston,

Je pense que ces quelques lignes te trouveront encore à Eysines. Quant à moi, j'ai été bien possédé. Enfin, on ne va pas contre sa destinée et, une fois de plus, nous sommes engagés dans la tourmente. Quand on parle de civilisation et faire une guerre tous les 20 ans ! Quelle honte !

Tous deux avaient survécu à l'autre guerre, celle de 1914, qu'ils croyaient la dernière. De celle-ci, il reste, à Eysines, le témoignage porté par les lettres envoyées et reçues par Jean Gaston Lalumière.

Eysines, un village entre ville et campagne

Une large route goudronnée traverse Eysines. De chaque côté, des maisons basses : les maisons des jardiniers. Voici, à droite, la maison de Madame Brouard. C'est une belle maison sans étage. Elle est plus longue que large, bâtie de belles pierres de taille. Quatre fenêtres aux volets gris s'ouvrent sur un coquet jardinet qui se carre devant la façade, entouré de sa grille grise [...]

Mais où se trouvent les dépendances ? Où ces jardiniers rangent-ils leurs outils, leurs charrettes, leurs charrues ? Suivons le petit chemin qui longe la belle maison et pénétrons derrière la cour. À droite, s'élève une vaste grange de briques rouges ; par la large et haute porte cochère, nous apercevons une charrette appuyée sur ses brancards, des charrues, des herses, des *man-nequins*¹. Dans un angle, s'entassent plusieurs sortes de petits outils : des raclettes, des pelles, des rateaux, des *bigos*², des *hiques*³ et même de vieux outils rouillés, des pelles sans manche.

¹ Caisse en bois de châtaignier destinée à transporter la marchandise à vendre au marché des Capucins. Antérieurement, corbeille en osier appelée *bajolle*.

² Sorte de houe, existant en plusieurs dimensions selon les besoins, servant à entretenir les sillons et chausser les plantations par soulèvements heurtés de la terre remuée.

³ Outil en bois (fabriqué par chaque exploitant lui-même) qui servait à indiquer l'emplacement des trous dans lesquels on semait les pommes de terre. L'outil se composait de deux branches munies d'un gros bout en bois que l'on enfonce dans la terre en marchant le long du sillon.

Une odeur chaude de purin monte au nez. Nous entrons dans l'écurie : à droite devant le râtelier où s'entasse l'herbe fraîche, un beau cheval de labour dort paisiblement sur sa litière. [...] Sans lui, qui labourerait les champs, qui charroierait les pommes de terre dans les jardins au moment de la semaille, qui porterait les *mannequins* au marché ?⁴

Ainsi se présentait ou à peu près la maison de Mélanie et de Gustave, dit « Le Barquin »⁵, Lalumière quand naît Jean Gaston (1894-1966), le 13 août 1894 à 9 heures, au quartier du May-du-Merle⁶ (noté à l'époque *Maj D'Aou Merle*) à Eysines, bourg dont l'*Annuaire de la Gironde* indique en 1913 qu'elle est une « commune importante, à 8 km de Bordeaux ». La famille – des maraîchers-vignerons – est propriétaire depuis 1900 d'un « enclos » (maison et dépendance) que lui a vendu le maire, voisin et ami de la famille, Léonard dit « Aladin » Miqueau. C'est là qu'est d'abord conservée la correspondance avant qu'elle soit déménagée en 1937 quelques mètres plus loin dans le domaine Dupuch acquis à cette date, qui avait été un temps la demeure familiale du même Aladin. Là, les lettres passeront du grenier du cuvier à la soupente de l'habitation principale. Partiellement mutilée, la collection compte actuellement 1 467 lettres et cartes postales identifiables, rédigées, envoyées et reçues. Pendant un siècle, les usagers de la maison ont été confrontés à la présence muette de cette masse de papier, et au poids tout aussi massif de l'interdit d'en parler. Jean Gaston Lalumière⁷ s'est en effet refusé à tout récit oral de sa guerre. Là se préservait pourtant la trace matérielle de ce qui avait été, durant plusieurs années, une contre-société de papier, comme nous allons essayer de le montrer.

Après avoir tracé sommairement le contexte social de l'auteur, nous présenterons l'archive dans son état actuel, puis nous résumerons ses caractéristiques. Après avoir étudié les modes de formatage de cette écriture qui corsète étroitement l'émotion et la confiance, nous essaierons de dégager le point de vue sur la guerre qu'elle enregistre au fur et à mesure que les hostilités se prolongent. Enfin, nous préciserons les altérations provoquées dans l'écriture par l'auto-contrainte du secret qui la creuse de l'intérieur, tandis que, de l'extérieur, la peur de la censure abrège l'exposé, malgré divers contournements rusés. Pour terminer, nous exposerons ce qui est à nos yeux une voie possible de compréhension de la rédaction aussi bien

Cette première réalisation de l'outil a pu, ensuite, être supplantée par une roue (souvent une roue de bicyclette ou de petite charrette) également munie de plusieurs plots de bois, que l'on faisait avancer sur le sillon en la poussant devant soi : les plots s'enfonçaient dans la terre meuble, bien aplanie, préparée à l'avance, et marquaient la place où devait se loger la semence (communication de D. Ladevèze-Praud et d'H. Baudon).

⁴ *Notre village*, cahier de la classe de Mina Lacouterie, directrice de l'école des filles, Eysines, vers 1935, enseignante remarquable qui a inventé sa part des « méthodes actives » ; *Ensemble, c'est tout !*, opuscule édité par la Mairie d'Eysines, 2010, p. 5, p. 10.

⁵ Occitan : « soufflet de forge ». Le surnom se transmettra au fils cadet, Jean Gaston Lalumière, et à sa fille, « la Barquine ».

⁶ Encore écrit « Mail-du-Merle ».

⁷ Noté désormais JGL.

que de la conservation de la production : à savoir une pratique de construction d'une contre-société fictionnelle durant la guerre. Ultérieurement, lui aurait été élevé, au prix d'une ritualité privée, un monument de papier qu'on peut se risquer à dénommer cénotaphe.

Une famille

Pierre dit « Maurice », né le 17 avril 1889, est l'aîné d'une fratrie de trois enfants qui comprend aussi Marie dite « Irène », née le 20 août 1892, et Gaston. JGL est placé dans la lignée paternelle puisque son père le prénomme Jean comme son propre père et son frère cadet. Il donne pour parrain à cet enfant retardataire, non désiré, son neveu, Gaston Pineau, le fils de sa sœur, mais ne lui attribue pas son prénom, Pierre, qu'il a réservé à son premier-né (qui, lui-même, le transmettra à son unique fils⁸). Son frère, *moun frai* comme disait Gustave, avait fait de même puisque le cousin germain de JGL se nomme Pierre Maxime.

Gaston est d'abord mis en nourrice. Il en est vite retiré par sa mère, Marie Mélanie Baudon (8.02.1866-28.02.1929) qui est également née à Eysines, dans ce même quartier. JGL est scolarisé à l'âge de cinq ans et le carnet de correspondance conservé, tenu du 11 février au 22 juillet 1899 et du 14 octobre 1899 au 28 avril 1900⁹, indique un élève d'abord noté « très bon » en lecture, mais la seconde année, « bien bavard », « entêté », « désobéissant », « dissipé », qui « ne s'applique pas » et qui « peut mieux faire ». La tradition familiale assure qu'à cause de ces comportements caractérisés, JGL aurait cessé de fréquenter l'école. À notre connaissance, il n'a pas présenté le certificat d'études primaires.

Pierre dit « Gustave » (23.09.1862-22.01.1939), son père, signait d'ailleurs irrégulièrement le carnet. Si ce dernier est appelé dans les actes notariés comme dans les envois officiels « gendre Baudon », c'est qu'il est venu des Boucheries, à Mérignac, à environ quatre kilomètres de la mairie d'Eysines, épouser Mélanie en 1888 et faire prospérer les biens échus le 9 mars 1894 par donation-partage à sa femme et qui font d'elle une « propriétaire ». Petite, peut-être, mais propriétaire : soit une pièce de vigne, dit « du Pont », d'une superficie de 20 ares ; une terre située près de la nouvelle église, appelée « Rouges », de 18 ares ; une seconde vigne, au quartier du Vigean, appelée « Mayne blanc » (ou « Mayan ») de 9 ares et enfin une troisième vigne augmentée d'un pré aux « Treytins », la plus vaste, de 72 ares. Tous ces biens sont depuis plusieurs générations dans cette famille de vigneron-maraîchers. Si Dominique, le frère de Mélanie, est dit « propriétaire-cultivateur » dans le dénombrement de 1911, son beau-frère, Pierre Gustave, y est quant à lui dénommé « fermier cultivateur », vraisemblablement parce que,

⁸ Prénommé Maurice Pierre (1930-96), il sera professeur des Universités (droit public), député européen et maire du Bouscat (1977-83), commune limitrophe d'Eysines. Voir Aurora Michaël, *Pierre Lalumière (1930-1996). L'homme et la politique*, Mémoire de D.E.A., I.E.P. Bordeaux, 1998-99.

⁹ Par M. Cadillon.

ne possédant pas à cette date de jardin maraîcher¹⁰, il est obligé pour que son exploitation maraîchère soit viable de prendre à ferme *lou casau*, le jardin, en louant cette terre aux frères Dubergier, dits « Les Champagne ».

Gustave possède en propre, depuis la donation-partage du 22 mars 1890, une prairie de 80 ares et une lande plantée de pins aux Boucheries, d'une superficie de 99 ares. Âgé alors de vingt-huit ans, il est l'« enfant du milieu » dans une fratrie de trois. Il est le fils de Jean Lumière, cultivateur (14 janvier 1836-92) et de Marie Marcel, son épouse, blanchisseuse, née en 1838 à Tarbes, dans les Hautes-Pyrénées. Ils se sont mariés en 1858. Sa sœur, de cinq ans plus âgée que lui, Marie (19 décembre 1857- ?), est dite elle aussi « blanchisseuse ». Résidant au quartier de Pichey, à Mérignac, elle se marie le 29 juillet 1880 à Jean Hippolyte Pineau¹¹ (né le 4 janvier 1854 à Bruges, jardinier, résidant au quartier de Ribaneyres), dont elle a deux fils : le premier, dénommé Gaston, est, comme on l'a vu, le parrain de JGL ; le second se prénomme René. Une correspondance est échangée entre les cousins au début de la guerre. Elle n'est pas conservée à partir de 1917¹².

Pierre Gustave a un cadet : Jean Émile (1866-1940), lui-même père de Pierre dit « Maxime », né en 1889. Maxime meurt au tout début de la Grande Guerre, le 22 août 1914, à Orchamps. Pendant son service militaire, il avait écrit régulièrement à ses oncles, tantes et cousins germains des cartes conservées à ce jour.

JGL n'a pas connu sa grand-mère maternelle, Marie Lançon, décédée à Eysines le 18 mai 1884, dix ans avant sa naissance. En revanche, il a côtoyé son grand-père maternel Pierre Baudon, décédé en 1900 quand il avait six ans. Pour ce qui est de sa grand-mère paternelle, il l'a côtoyée puisqu'ils se présentent devant le notaire en 1899, cinq ans après sa naissance. Ils appartiennent à cette branche Lumière qui vit depuis le milieu du XIX^e siècle du nettoyage des vêtements des

¹⁰ Il fera l'acquisition du jardin de « L'Estey » le 13 août 1929. En 1911, selon le dénombrement, l'organisation sociale du village se compose ainsi, indépendamment des rentiers et des vigneron : 219 « propriétaires-cultivateurs » à la tête d'une affaire de maraîchage, 111 « fermiers cultivateurs » qui prennent à ferme des terres, en plus de leurs biens fonciers propres, de sorte que leur entreprise soit viable, voire rentable. Les uns et les autres (330 au total, bien que dans 38 cas supplémentaires l'appellation de « cultivateurs » ne nous permette pas de préciser davantage) emploient des « journaliers agricoles », au nombre de 139, qui peuvent posséder un bien-fonds mais ne sont pas à la tête d'une exploitation indépendante. Ils travaillent après passation d'un contrat oral et sont rétribués à la semaine. Les 34 « domestiques », quant à eux, sont logés et nourris sur place, payés au mois, mais sont attachés en permanence à une famille (ou maison). Ils relèvent de l'autre classe sociale qui ne possède pas de foncier et loue sa force de travail. Viennent ensuite les « manœuvres » qui se regroupent en équipes mobiles pour effectuer des travaux comme le bêcheage, sur l'une ou l'autre des communes. L'unité économique et sociale est aussi familiale : les épouses des propriétaires cultivateurs et des fermiers cultivateurs sont déclarées « maraîchères » (rarement dites « sans profession »), cependant que leurs enfants sont déclarés « ouvriers agricoles », comme les frères et sœurs célibataires. Ils cohabitent avec leurs parents retraités. Le terme de « jardinier » avant tout générique semble réservé (selon cette source) à ceux qui sont spécialisés dans l'horticulture (au nombre de 9).

¹¹ Il est le fils de Mathieu Pineau, jardinier et de Catherine Béragé, jardinière.

¹² De Gaston Pineau, sont conservées dans la correspondance huit lettres et de René, treize.

familles de la bourgeoisie bordelaise : travail de laveuse ou lavandière dans lequel se sont spécialisés le village de Mérignac et le quartier de La Forêt à Eysines. Dans cette famille, l'activité féminine de « savonneuse » ou « blanchisseuse » vient compléter les travaux agricoles de la lande des Boucheries. Mais après la dévastation de la vigne par le phylloxéra en 1860, apparaît le maraîchage, plus développé néanmoins à Eysines et au Bouscat qu'à Mérignac¹³. Jean Lalumière, l'oncle de JGL, est qualifié par le notaire de « jardinier » en 1897. En 1890, il était encore « cultivateur ».

« Jardinier », telle est l'activité dans laquelle s'investira JGL après son retour du front : il développera l'entreprise familiale avec succès et la fera prospérer jusqu'à faire travailler plus de dix personnes. Il se marie en 1925 avec Marie Pétronille Clément dite « Martha », d'une famille de vigneron-maraîchers elle aussi, installée au quartier du Vigean à Eysines et à Bruges (la Marianne, le Tasta). De ce mariage naît le 30 janvier 1926 une fille, Yvonne. D'abord tenue par les parents et les couples des trois enfants secondés par les employés, l'exploitation voit le fils aîné, Pierre Maurice, gazé en 1918 et physiquement diminué, s'éloigner vers le Bouscat à partir de 1930.

Qu'ils se soient installés à Eysines, Mérignac ou au Bouscat, tous, cependant, descendent du même ancêtre, Jean Lumière (1708-1747), né à Lamothe-Montravel (Dordogne) qui se marie à Eysines avec Anne Thoumila (1705-1775). À sa mort, son patronyme est changé en « Lalumière ».

Du père au fils : Pierre Gustave, républicain dreyfusard

Gai, blagueur¹⁴, grand travailleur, Pierre Gustave avait de l'énergie à revendre. Jeune homme, il semble même en avoir fait mauvais usage. Courant les bals du Taillan à Saint-Médard-en-Jalles et plus loin encore, il était mêlé aux rixes et, une nuit, battit son adversaire tellement fort qu'il pensa l'avoir tué. Plus tard, assagi, il se montre homme de caractère. En tant que chef de sa petite entreprise, attaché à son exploitation, il sait, quand elle est en cause, être très autoritaire. Il dut – et ce fut sans doute une défaite pour lui – se résoudre à laisser partir son aîné qu'il avait voulu contraindre à prendre sa suite alors que celui-ci voulait devenir instituteur¹⁵. Connu pour avoir fait partie du Syndicat des Jardiniers, il apparaît également dans le registre de la Société de Secours Mutuel du quartier, « Les amis de l'Union »,

¹³ Voir P. Barrère, « La banlieue maraîchère de Bordeaux », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 6, avril-juin 1949, p. 135-173 ; *Id.*, « Le paysage girondin autour de Bordeaux », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, Tome XX, 1949, fasc. 3-4, p. 222-252.

¹⁴ La famille aimait « chiner », se moquer : par exemple, persuader Cabot, l'ouvrier vieux garçon que Fernande Corbineau, une des ouvrières, célibataire endurcie, l'attendait chez elle un soir. Il y alla. Elle raconta le lendemain le scandale.

¹⁵ Témoignage de Catherine Lalumière, épouse de son petit-fils, Pierre. Députée, députée européenne, C. Lalumière a mené une longue vie politique, successivement secrétaire d'Etat aux affaires européennes (1984) et secrétaire générale du Conseil de l'Europe (1989-94). Voir M. Aurora, *op. cit.*

avec le numéro 124. Il y est admis le 5 août 1888, comme « cultivateur », à l'âge de 26 ans. Cinquante ans plus tard, il sera couronné d'une médaille d'honneur par le ministre du Travail, J. Lebas, le 31 juillet 1936, comme porte-drapeau de la Société de Secours Mutuel « Les Vétérans et les militaires des armées de terre, de mer et de l'air (1870-71) »¹⁶, en récompense de son dévouement à la mutualité. Il s'était en effet inscrit dès 1902 à cette société de retraite¹⁷ fondée en 1893.

Homme de conviction, il défendait une morale, patriarcale assurément comme le démontre le conflit avec le fils aîné¹⁸, faite néanmoins du refus de la hiérarchie et, partant, de la concurrence entre frères et sœurs, aînés et cadets. Il mettait en pratique un strict égalitarisme et le respect de la prééminence du lien familial : ainsi refusa-t-il, malgré l'affection qui les liait, le substantiel héritage proposé par Jean et Paul Dubergier, dits « les Champagne », parce qu'il aurait lésé le dernier des trois frères. On ajoutera que cette loi de l'égalité stricte se teintait de républicanisme moderne puisque le sort des filles était le même que celui des garçons et que les uns comme les autres, aîné et cadets, devaient la respecter¹⁹. Opposé aux anarchistes des années 1882-1913, Pierre Gustave a répondu ironiquement à son ouvrier sympathisant anarchiste, favorable à l'idée de poser des bombes à l'Assemblée, mais sympathisant passif : « *bays-y beyre aco* » (vas-y, pour voir). L'engagement politique républicain est certainement à la racine de l'amitié qui le liait à Léonard « Aladin » Miqueau, son voisin, maire du village pendant sept mandats, de 1884 à 1919. Lorsque le Comité républicain se constitue, en avril-juillet 1881, Gustave n'a que dix-neuf ans et ne peut en être. Mais son cousin Jean Émile Lalumière (1847-1906) en fait partie et siégera au conseil municipal jusqu'en 1900. Passionnément dreyfusard, Pierre Gustave a suivi de près les péripéties de l'Affaire. Son petit-fils, Pierre Lalumière, le dit « premier radical d'Eysines »²⁰, ce qui suppose une adhésion vers 1901²¹, en pleine lutte pour la séparation de l'Église et de l'État et pour le vote de la loi sur les congrégations²².

¹⁶ Dont le siège social se trouve chez Dumon, à Eysines. Gustave y fait des versements jusqu'en 1921.

¹⁷ Le 19 octobre 1928, le président, C. Thillet, lui rappelle par lettre qu'un tour de rôle a été établi pour le port du drapeau et de la palme aux cérémonies de la Toussaint et du 11 novembre en l'honneur des « camarades ». À sa mort, il portera son cercueil avec Théophile Champagne.

¹⁸ Tenu secret dans la tradition orale familiale allant de JGL à ses descendants.

¹⁹ Pierre Gustave était néanmoins opposé au vote des femmes.

²⁰ Jean Eimer, « Votre nouveau maire M. Pierre Lalumière », *Sud-Ouest*, 23 mars 1977.

²¹ Le premier congrès national du Parti radical, qui se tient à Paris, le 23 juin 1901, « s'efforce d'encadrer une réalité foisonnante, complexe, qui lui est très antérieure ». S. Bernstein, *Histoire du Parti radical*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1980, t. I., p. 23, p. 28-40.

²² Le rôle d'Emmanuel Durand, pharmacien, voisin du May-du-Merle, correspondant de la *Petite Gironde*, doit être mentionné : le journal *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, organe du parti, présentant le compte rendu du banquet annuel du Parti radical et radical-socialiste, le 20 novembre 1905, indique qu'A. Dupeux présente à l'assemblée les excuses du comité communal d'Eysines, situation assez rare sans doute dans la partie rurale du département pour être expressément signalée. En 1908, la presse rend compte du banquet annuel de la Fédération,

En plus de l'ancienneté de l'engagement familial, on retrouvera la trace de l'action politique de Gustave Lalumière dans son anti-cléricalisme, lui qui avait pourtant fait sa scolarité chez les Frères de la Doctrine chrétienne à Saint-Médard-en-Jalles. De là, près de vingt ans plus tard, son refus d'entrer à l'église, en 1925, le jour du mariage de JGL. Sur ses vieux jours, il demandait à ses enfants de ne pas organiser, à sa mort, de funérailles religieuses : s'il les réclamait lui-même, ce serait, disait-il, pour avoir perdu la tête²³. Gustave prolongeait par ce choix – tout en lui donnant le tour républicain qui le caractérise dans le souvenir de ses descendants et de ses amis – l'engagement politique local réitéré de la lignée depuis 1790. À Jean (1767-1847), conseiller municipal de 1790 à 1847 et maire pendant les Cent Jours, ont en effet succédé Jean (an IX-1872), conseiller municipal en 1847 puis maire de 1850 à 1859, son fils et enfin, après une interruption d'une dizaine d'années, Jean Basile (1831-1906), son petit-fils, élu, puis démis, puis réélu entre août 1870 et 1878, et encore en 1881-82.

Du père au fils : Jean Gaston, militant radical-socialiste engagé

Selon le registre du conseil de révision, JGL avait les cheveux et les yeux de couleur châtain foncé, le front large et légèrement fuyant, le nez rectiligne et fort, le visage large, la bouche grande avec des lèvres épaisses et le menton saillant. Il mesurait 1,73 m. ; d'un niveau d'instruction estimé à 3, il a signé. Il sait monter à cheval, s'occuper des chevaux et les conduire. Il est cyclopediste. « Jardinier », tel est le métier qu'il déclare exercer en 1913. Il en sera de même toute sa vie professionnelle. À la différence de son frère aîné, JGL s'est en effet consacré au développement de l'exploitation paternelle puis à celui de sa propre entreprise agricole, à partir de 1939, sans repos ni trêve, ne s'interrompant que pour présider, le plus souvent en silence, les repas réunissant à la même table employeurs et employés (une affirmation politique quotidienne là encore). Il répondait à son père, au moment du mariage de sa sœur, en 1916, quand se discutaient les arrangements de famille : « je ne rêve qu'une chose, c'est de vous revenir, de reprendre ma place auprès de vous et de vivre bien heureux en travaillant, comme par le passé »²⁴. Cependant, cette volonté n'a pas contrarié

à Bordeaux, en indiquant que « les populations rurales avaient, elles aussi, donné à la fête de dimanche un fort contingent de républicains appartenant à cette phalange vaillante qui, contre les partis de la réaction, mène partout la quotidienne bataille avec une ardeur inlassable. Nous citerons [...] Durand, d'Eysines ». En 1909 enfin, l'assemblée générale de la Fédération radicale socialiste de la Gironde élit son bureau, présidé par le D^r Michel, avec comme présidents d'honneur : Périé et Dupeux. Durand est élu conseiller. Les paysans étaient bonapartistes en majorité (voir Th. Blanc, *As Paysans coume jou*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2017). En face de la pharmacie Durand, la salle de bal Dufau deviendra le restaurant et café Rivière, siège de l'« Ardente », association sportive républicaine opposée à l'« Étoile », installée dans le quartier rival de Lescombes.

²³ Sur ce lieu commun, voir J. Lalouette, *La libre-pensée en France 1848-1940*, Albin-Michel, 1997, p. 339-340.

²⁴ Lettre du 31 mars 1916.

de multiples autres engagements. La notation manuscrite d'une chanson, signée « Lalumière Gaston May du Merle », conservée dans le cahier de sa sœur, indique de sa part la poursuite du choix républicain de son père :

Renfonchez dans vos culottes
Le bout de chemise qui vous pend
Qu'on n'dis' pas que les patriotes
Ont arboré le drapeau blanc.

Dans la palette de ses engagements, figurent aussi le Syndicat des maraîchers d'Eysines dont il est le président, la Société de Secours mutuel du quartier du May-du-Merle dont il est le président à compter de 1943, la Libre Pensée²⁵, la Ligue des Droits de l'Homme²⁶ dont il est le trésorier de la section d'Eysines²⁷. Ce sont les diverses facettes d'un choix politique fondamental, dans la continuité du choix de son frère, candidat aux élections municipales à Eysines en 1919 et, plus encore, du choix de son père pour une gauche modérée, alors même que les élections à Eysines lui sont régulièrement défavorables. Membre du parti radical, puis radical-socialiste depuis son retour de la Grande Guerre en 1919, JGL en a animé les réunions, suivi les congrès, décompté les résultats à chaque élection (municipale, cantonale, législative) pour prendre sa part de l'action municipale de 1945 à 1947 comme conseiller, se consacrant aux écoles et à la zone maraîchère, avant de laisser la place à son beau-frère pour le mandat suivant. Il soutient en 1958-1959 les débuts politiques de son neveu, Pierre Lalumière, alors radical, et l'encourage. Ce dernier, devenu maire socialiste du Bouscat, répond à la question de savoir ce qui l'avait poussé à s'engager politiquement : « une tradition familiale²⁸. »

Une banlieue maraîchère

Au moment où ils héritent de leurs parents, vers 1890-95, les Lalumière possèdent 400 ares et bientôt l'enclos acheté à Aladin Miqueau. Durant l'entre-deux-guerres, ils mènent une politique d'acquisition de terres nouvelles, surtout, semble-t-il, au quartier du Vigean. À la mort de Pierre Gustave, ils possèdent entre quatre et cinq hectares auxquels s'adjoint l'hectare possédé par l'épouse de JGL, ceci alors que la surface des propriétés jardinières dans la commune s'étage de 1,5 à 6 hectares. Comme de nombreux autres Eysinais, ils recourent au fermage et louent environ deux hectares mitoyens²⁹. Unité de production, l'exploitation exige le travail des quatre couples d'ayants droit et de trois à quatre salariés. Elle

²⁵ Fédération nationale des libres penseurs de France et des colonies, carte d'adhérent 1931.

²⁶ JGL a conservé une circulaire de Victor Basch du 6 mars 1930 concernant le renouvellement du tiers sortant du Comité central, et préparant le choix, par vote, des dix-neuf candidats résidents et des quatre candidats non résidents de la section.

²⁷ Il tient à jour les fiches d'adhésion et les reçus des cotisations.

²⁸ *Sud Ouest*, 23 mars 1977.

²⁹ Aux Champagne.

s'appuie sur un capital immobilier, machinique et de cheptel (deux chevaux). Son rapport permet une réelle capacité d'investissement et de modernisation. C'est une entreprise parmi les autres, au sein d'un bourg qui se place au premier rang des banlieues maraîchères bordelaises avec ses 607 personnes (1 habitant sur 4) travaillant au maraîchage en 1949 (P. Barrère en compte 5 000 pour l'agglomération bordelaise).

Cette activité s'était développée depuis 1843 parallèlement à l'accroissement démographique de Bordeaux qui passe de 100 000 habitants en 1789 à 250 000 en 1914. Durant cette période, les terres labourables girondines et leur polyculture vivrière diminuent au profit des prairies dont le développement est considérable aux abords de Bordeaux, permettant la production laitière et la vente du lait aux citadins. La vigne, surtout après les destructions du phylloxéra à partir de 1860-65, perd son caractère de monoculture dans la ceinture bordelaise pour être rejetée sur le pourtour extérieur du département en Libournais, Blayais, Entre-Deux-Mers occidental au profit d'un vignoble de masse. S'interrompent alors les effets à long terme de l'avantage commercial accordé en 1344 aux Bordelais par Edouard III, confirmé ensuite par l'exemption de la taille. À Eysines, comme dans les autres centres maraîchers que sont, à l'ouest, Le Taillan et Le Haillan, la vigne est généralement abandonnée en 1882³⁰ par suite de la perte de l'appellation et la famille Lalumière qui continue avec quelques autres cette exploitation jusqu'en 1965 (mais sans commercialisation) se montre, sur ce point, conservatrice.

D'une manière générale, ici, le jardinage maraîcher inclus dans les anciennes parcelles à vigne ou qui même cohabite avec la vigne, ne répugne pas à être inséré dans un bâti urbain d'échoppes de plus en plus présent. Il « est la seule forme d'occupation vraiment intensive du sol dans les zones alluvionnaires de la vallée de la Jalle de Blanquefort » (appelées « Le Marais »), drainées non sans difficultés à partir de 1599 par Conrad Gaussen³¹. Aussi n'est-il pas totalement paradoxal que le dénombrement de 1856 ne classe pas les maraîchers-proprétaires parmi les agriculteurs ordinaires mais parmi les « industriels alimentaires », « traduisant ainsi leur spécialisation et l'usage qu'ils font de techniques particulières de production et de vente »³². Ayant imposé leur monopole dans l'approvisionnement du marché urbain bordelais en produits frais grâce à l'action déterminée de leurs syndicats et une grève efficace de tout approvisionnement de la ville en mai 1898, ces petits industriels ou « propriétaires-vendeurs » créent principalement sur la zone sableuse des affluents de la Garonne un monde inédit, paysan assurément, mais à la fois rural et urbain. C'est un « genre de vie original, caractéristique

³⁰ La dernière vigne, rue du Moulin-à-Vent, est arrachée en 2018.

³¹ Voir C. Lavigne, « Étudier les dynamiques paysagères dans les démarches de projet : pour quoi faire ? L'exemple de la vallée des Jalles (Gironde) », *Les Carnets du paysage* n° 27, Actes Sud, 2015, p. 161-177.

³² P. Barrère, « Le paysage girondin autour de Bordeaux », art. cit., p. 222-252.

des banlieues proches en ce qu'il se déroule au rythme urbain, dans ses activités propres comme dans les déplacements qu'il nécessite³³ ».

La guerre amène dans le village, dès l'été 1914, un nombre assez conséquent de réfugiés belges et du Nord qui sont logés sur place et reçoivent des indemnités. Eysines verra plus tard passer les Américains et les logera brièvement. Faute de main-d'œuvre locale, on embauche des ouvriers étrangers (belges, espagnols). Le remplacement du bêcheage à la main par le labour est une innovation imposée par le manque de main-d'œuvre autant que de liquidités et due à Jeanne Patté, restée seule à la tête de l'exploitation maraîchère à la mort de son époux, Albert, en 1917 : c'est que les propriétaires cultivateurs se disputent les ouvriers agricoles qui vont au plus offrant et se montrent instables. Malgré ces expédients et la présence au travail de la totalité des femmes, les productions maraîchères sont très sensiblement réduites, sans que l'installation, sur la commune, d'une petite usine de guerre³⁴ modifie l'économie locale. Comme partout en France, on enregistre ici une hausse très sensible des prix. Aussi la municipalité multiplie-t-elle les aides aux familles dans la gêne ou la misère, d'autant que les réquisitions (vin, foin, avoine, laine, animaux de boucherie, essence, charbon, soufre, cuivre et surtout pommes de terre) se multiplient à partir de 1916 et que l'on manque de tabac, de sucre, de viande, de farine pour le pain. En 1917, Gustave, qui a déclaré produire 22 hectolitres et demi de vin doit en céder 7 et demi³⁵. La guerre augmente le nombre de poudriers dans un village naguère composé d'artisans, de commerçants et de paysans, car elle draine un certain nombre de mobilisés vers l'usine de Saint-Médard-en-Jalles où travaillent aussi de nombreuses femmes, notamment des Eysinaises. Le nombre élevé de jeunes gens morts au front, ou qui, revenus en vie mais invalides car mutilés (gazage, amputation) ou encore souffrant des séquelles de leurs traumatismes comme de pathologies invalidantes (paludisme), ébranle la précédente organisation de la production maraîchère. À partir de 1925, s'ajouteront les effets de la baisse des naissances entre 1911 et 1919 : par exemple, pour la classe 1914, sur 21 soldats mobilisés, 5 sont « morts pour la France » et 10 ont été blessés pendant la durée de la guerre – soit les deux tiers (4 seulement sont indemnes). Après la guerre, le déficit masculin est net : s'il y avait 37 femmes de plus que les hommes en 1911, elles sont 137 de plus en 1921 et les femmes, chefs de famille, âgées de 30 à 39 ans, passent de 12 en 1911 à 18 en 1921, tandis que celles qui ont entre 40 et 49 ans passent de 22 à 31.

³³ *Ibid.*

³⁴ Établissements Cabraire (Carraire) travaillant pour l'artillerie (4 officiers), source : A.D. 33 10R35 et 36.

³⁵ Mandat 240. A. M. Eysines (C.E.).

La correspondance de guerre

Une pratique généralisée

En contrepoint de la correspondance Lalumière³⁶, on peut placer les six fonds suivants conservés pour le village d'Eysines qui émanent presque tous de jardiniers : le texte manuscrit de Maurice Lafon rappelant ce que fut la bataille de la Marne à l'occasion d'une commémoration patronnée par cette personnalité très populaire, très estimée ; une correspondance communiquée par D. Lagnès ; les cartes postales envoyées quotidiennement en 1918 par Pierre Guillemet à ses parents ; les cartes postales envoyées par Alcide Fourton à son fils, André (singulièrement, le 28 avril 1916) ; les lettres de Claude Aumailley à Jean Léon Maire et d'André Brondeau à sa sœur³⁷ ; la correspondance familiale Bos³⁸ ainsi que la relation épistolaire échangée par Léonce Corbineau avec son frère Alcide, Robert et sa sœur, Fernande, tous fonds de moindre ampleur³⁹. Pour la commune limitrophe de Bruges, on dispose des lettres adressées par Émile Lacouture à son épouse, Anita, ainsi qu'à son fils⁴⁰. Cette correspondance privée est à joindre aux trois correspondances apparues, pour Bruges, lors de la grande collecte des Archives départementales, en 2013⁴¹.

Les témoignages épistolaires et diaristes bordelais déjà publiés comprennent les lettres d'Eugène Resal, directeur de la Compagnie des tramways de Bordeaux et très proche des milieux gouvernementaux, à son fils mobilisé⁴² ainsi que celles des femmes de la famille⁴³. Auguste Allemane, né à Bordeaux, est chef de cabinet du maire, C. Gruet, quand se déclenche la guerre. Capitaine de réserve, il commande une compagnie du 140^{ème} RIT. Son *Journal d'un mobilisé* est la mise en forme de ce qu'il avait écrit pendant le conflit⁴⁴. Joseph Pinet, quant à lui, mobilisé au

³⁶ Vers 1985, les lettres ont été privées de leurs enveloppes ; les cartes postales ainsi que les lettres de Gustave Lalumière séparées du reste du lot. Des cartes militaires (juillet 1918) ont été détruites comme au moins une photo (du cimetière de soldats à Glennès fin 1917), un certain nombre des missives, programmes de théâtre, de cinéma et le cahier rédigé par Mélanie Lalumière en août-septembre 1914, tenant la chronique de la vie du village à l'intention de JGL. L'ensemble restant a été sauvé *in extremis* de la destruction.

³⁷ Archives privées Pekala.

³⁸ Archives privées Bos.

³⁹ Neuf envois échelonnés du 16 octobre 1914 au 21 janvier 1918.

⁴⁰ Trois envois de 1915, dont une lettre versifiée à Anita, son épouse. À Martignas, commune proche d'Eysines, exposition de 14 au 19 octobre 2014 aux Archives municipales d'un choix de lettres d'un poilu nommé Blanchereau, apparenté à des familles eysinaises.

⁴¹ Lues et présentées à l'espace Treulon le 12 novembre 2015 par *On the Road Company* sous le titre : « Si je mourais là-bas ». A.D. 33, archives numérisées, 1 NUM 81 ; 84 ; 100.

⁴² E. Resal, *Lignes du front de l'arrière. Lettres du directeur de la Compagnie des tramways de Bordeaux à son fils artilleur. 1914-1918*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2015.

⁴³ Pierre Resal et Pierre Allorant (éd.), *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014.

⁴⁴ A. Allemane, *Journal d'un mobilisé. 1914-1918*, Bordeaux, Ed. Sud-Ouest, 2015.

10^{ème} régiment de Hussards, a fait parvenir plus de 300 cartes postales à sa famille de 1914 à sa mort, en 1918, à Salonique⁴⁵.

Parallèlement, mentionnons les soldats ayant tenu des journaux sur le champ ou *a posteriori* et envoyé des courriers (essentiellement des correspondances sur cartes postales qui ont, depuis, été publiées). P. Barreyre, né à Uzeste en 1886, secrétaire du directeur de la poste de Montauban, est incorporé au 8^{ème} Génie comme sapeur téléphoniste (car il avait été, pendant son service militaire, détaché à la TSF à la tour Eiffel). Il est au courant de beaucoup d'informations qu'il consigne dans son carnet pour la durée de la guerre, carnet que le CRDP d'Aquitaine a partiellement publié⁴⁶. Jean Jules Dubernet, issu d'une famille de cultivateurs et lui-même sabotier, né le 15 mai 1875 à Lucmau, est territorial au 360^{ème} RIT quand il rédige un journal qui couvre la durée de la guerre⁴⁷. Enfin, nous disposons des 373 lettres et des photos de Raymond Garnung qui regorgent d'anecdotes et de descriptions. Né à Mios, fils du directeur de la scierie, il commence à écrire quand il quitte sa famille, le 24 juillet 1915, mais n'arrive au front que le 29 juin 1916, au 37^{ème} R.A.C.⁴⁸.

Pour l'essentiel, ces correspondances émanent de lettrés, membres des élites politiques ou économiques. Quant au fonds des Archives départementales constitué par la grande collecte, il est composé de 151 pièces, dont 49 proviennent de Girondins ou de personnes ayant vécu en Gironde et qui sont, contrairement aux auteurs des fonds publiés (Resal, Allemane, Barreyre, Garnung), le fait de rédacteurs moins lettrés et moins élevés dans la hiérarchie sociale.

Les auteurs de carnets, agendas ou journaux, première modalité du témoignage, sont au nombre de quatre : André Bergerie, Jean Léopold Hostein, Louis Lemaire et Camille Ballion. André Bergerie, né le 3 janvier 1893 à Bordeaux, sapeur au 7^{ème} Génie, peut-être dessinateur, meurt le 7 janvier 1915 des suites de ses blessures. Son carnet débute le 19 octobre 1914 et se clôt le 31 décembre 1914. J. L. Hostein, né à Saint-Gervais, a également choisi la formule du cahier de poche. L. Lemaire, né à Cadaujac, rédige un calepin comme C. Ballion.

Venons-en maintenant aux auteurs de correspondance conservées jusqu'à une date récente par leurs descendants et confiées aux Archives départementales en vue de leur numérisation⁴⁹.

Ils sont au nombre de neuf, dont deux écrivent moins de dix lettres ; deux autres font moins de cinquante envois, à comparer à deux rédacteurs qui sont à l'origine d'importantes correspondances de plus de 130 cartes postales pour l'un et, pour l'autre, d'une durée de deux années. Pierre Nazeau, né à Saint-Gervais,

⁴⁵ F. Jouison, *Du Médoc à Salonique, le voyage de Joseph Pinet 1914-18*, Bordeaux, Ed. Libre Label, 2018.

⁴⁶ *Carnets de route de P. G. Barreyre, poilu girondin*, ed. Roger Torlois, Bordeaux, C.R.D.P., 1988.

⁴⁷ J. J. Dubernet, *Journal, Cahiers du Bazadais*, n° 192-193, mars-juin 2016.

⁴⁸ R. Garnung, *Je vous écris depuis les tranchées. Lettres d'un engagé volontaire*, L'Harmattan, 2003.

⁴⁹ A.D. 33, série 1 NUM 16 à 1 NUM 159 ; série 1 J 30 à 1 J 83.

écrit cinq lettres et Guillaume Allard, natif du Bouscat, huit à son épouse. René Jean Dutruch, de Bruges, écrit quatre cartes postales et vingt autres à son cousin. On possède aussi les lettres reçues. Quant à Jean Mérigon, né lui aussi à Bruges, il est l'auteur de 39 cartes postales. Maurice Lacaze, blanquefortais, correspond avec sa famille du 19 janvier 1915 à février 1917. Jean Lambert, originaire de Lacanau, écrit un nombre important de cartes postales : 15 en 1914 ; 44 l'année suivante ; 28 en 1916 ; 14 en 1917 ; 25 la dernière année de guerre⁵⁰. Jean Marcel Jeantet, de Saint-Laurent-d'Arce, entretient une correspondance avec sa femme, comme Louis Lemaire, de Cadaujac. Et de même, André Laluque, d'Illats, meurt en 1915 non sans avoir correspondu auparavant avec son épouse depuis 1907. Si la correspondance de JGL peut être comparée à un ensemble épistolaire (par la durée, l'ampleur, l'origine sociale et géographique des rédacteurs), ce serait vers les contributions de M. Lacaze ou de J.-M. Jeantet qu'il faudrait se tourner.

Si l'on admet que JGL écrit chaque jour une lettre à ses parents, une autre à son frère et deux lettres (au moins) aux amis ou aux autres membres de sa parentèle, on peut estimer à environ 4 000 l'ensemble des missives rédigées par JGL pendant la guerre. Il n'en subsiste à l'heure actuelle qu'un quart environ (1 306 envoyées ou reçues entre août 1914 et 1919) auxquelles on peut joindre les échanges d'avant-guerre expédiés par les jeunes gens effectuant leur service militaire (69 entre 1907 et août 1914) et quelques envois d'après-guerre (6)⁵¹ – pour un total de 1 467 pièces.

1914	1915	1916	1917	1918	1919
142	164	376	269	302	54

Nombre de lettres conservées par année de guerre.

Sans doute, dans l'immédiat après-guerre, un tri a-t-il été effectué par la famille, avant un autre écrémage effectué vers 2000 par la fille de JGL. Il semble qu'il ait demandé lui-même à garder les lettres qu'il avait écrites car, selon le témoignage de son épouse, « il y tenait ». La première lettre de la correspondance de guerre proprement dite est datée du 6 août 1914, la dernière, du 22 mai 1919, alors que JGL n'est démobilisé que le 6 novembre 1919.

Des trois années au front, 1916 fournit la correspondance la plus abondante, suivie par 1918. 1916 est certainement celle où la correspondance est la plus régulière : pendant dix mois, à l'exception de janvier et de décembre, ce sont entre 20 et 40 lettres qui sont rédigées mensuellement. Au contraire, l'année

⁵⁰ 5 ne sont pas datées.

⁵¹ Premier envoi du 24 octobre 1907 ; dernier envoi du 22 mai 1919. Les fragments, enveloppes isolées, photos, cartes-photos et cartes postales non rédigées ni légendées sont au nombre de 86. Trois envois sont rendus complètement illisibles. Les photos non légendées et les enveloppes sans courrier ne sont pas comptées.

suivante, on note un effondrement des échanges de février à mai, singulièrement au mois d'avril, celui de l'attaque du Chemin des Dames (17 lettres contre 48 lettres écrites en février 1916). Pour ce qui est de 1918, enfin, les envois sont un peu moins abondants qu'en 1916 (302 lettres contre 376 en 1916) ; mais ils se poursuivent tout au long de l'année de façon également répartie, à l'exception du mois de novembre (15 lettres) : JGL est peut-être allé voir à l'hôpital son frère gazé, peu avant que ne commencent les rudes marches vers l'Allemagne qui le laissent trop harassé le soir pour écrire quotidiennement.

La plus grosse part de cette correspondance est constituée par les lettres échangées entre JGL et ses parents (863), ainsi qu'entre JGL, son frère et sa sœur (166). Les lettres envoyées à Pierre Maurice, qui se révèlent d'un très grand intérêt pour nous puisqu'elles relatent « à cœur ouvert » et à chaud la bataille de la Somme et celle de juillet 1918, sont inégalement conservées puisqu'on en dénombre 8 en 1914 contre 28 en 1915 et 27 en 1916. On regrette qu'il y en ait seulement 9 datées de 1917, pour 30 en 1918. Manque en effet une grande partie de la relation de la bataille du Chemin des Dames. Selon le témoignage de sa belle-fille, Pierre Maurice, par pacifisme, aurait vraisemblablement détruit lui-même les lettres qui lui seraient revenues lors du partage, y compris les lettres de JGL qu'il aurait pu détenir. En dehors de cet ensemble de 1 029 lettres signées de JGL, soit environ 70 % des pièces conservées, ce qui frappe c'est le nombre des correspondants (33 sur 41, soit 80 %) dont moins de dix envois à JGL (ou son père) ont été sauvegardés. Par ailleurs, même si soixante-trois Eysinais⁵² sont nommés dans cette production épistolaire, soit que l'on demande de leurs nouvelles, soit que le rédacteur en donne, soit qu'il faille passer par leur intermédiaire pour avoir des informations au sujet d'un tiers pour lequel on s'inquiète, l'étude du recensement de 1911 permet de comprendre que ce sont des amis, des voisins⁵³ (ou, de proche en proche, des voisins de parents ou d'amis) et la parentèle plus éloignée que les membres de la famille nucléaire : on trouve ici, au fondement des échanges, une sociabilité avant tout villageoise, construite essentiellement à partir des relations de classes d'âge, de voisinage et de parenté, même s'il s'y glisse des sympathies politiques⁵⁴ – ce qui, de toute façon, ne renvoie qu'à une petite part de la population eysinaise de l'époque (environ 8 %)⁵⁵. Somme toute, ce sont cinq cercles d'échanges épistolaires qui se dégagent à la lecture de cet ensemble compact.

⁵² En dehors des soldats et de leurs familles.

⁵³ Par exemple, maison 212 : famille Miqueau ; mén. 209 : Bassibey-Tartas ; mén. 208 : Lauba ; mén. 206 : Guiraudon ; mén. 204 : Lézin ; mén. 201 : Bianic ; mén. 198 : Gabarret-Guérin ; mén. 197 : Blanc, etc. : toutes familles dont il est question dans la correspondance (source : dénomb. 1911).

⁵⁴ Ainsi L. Patou salue-t-il l'engagement républicain du père Chauvin. Le nom de la famille Brunet est associé à une histoire anti-cléricale publiée par *La Lanterne*, dans son numéro du 25 août 1883 : M^{lle} Brunet, dite « la coutelière » parce qu'elle aurait vendu des couteaux dans les foires, se serait opposée au curé d'Eysines Typhon dont elle aurait eu précédemment des enfants.

⁵⁵ Eysines compte 825 ménages selon le dénomb. de 1911.

Le premier réunit les membres de la famille nucléaire : père, mère, frère, beau-frère et sœur, comme nous venons de l'indiquer ; et encore les cousins germains Gaston⁵⁶ et René Pineau⁵⁷. Charles dit « Emmanuel » Guinet, beau-frère de François Valmy Laurent, l'époux d'Irène, sœur de JGL, fait partie de cet ensemble avec Louis Guinet, son aîné.

Le second concerne les amis d'enfance auxquels JGL écrit et dont il reçoit des lettres : André Bassibey dit « Chico(t) »⁵⁸, Emmanuel Fourton⁵⁹, Amédée Guérin⁶⁰, Gaston Maire dit « Pachet »⁶¹, Gabriel Dorat dit « Parrot »⁶², Louis Lézin⁶³, Gabriel

⁵⁶ Parrain de JGL. Aîné de la fratrie Pineau, né le 6 août 1881 à Mérignac, il est le fils de Jean Hippolyte et de feu Marie Lalumière. Cultivateur, il est incorporé au 34^{ème} R.I. le 16 novembre 1902 jusqu'au 29 septembre 1905. Mobilisé le 11 août 1914 au 20^{ème} R.I., il devait être « dans la télégraphie sans fil » (lettre du 15 septembre 1914), arrive « dans les tranchées » (lettre du 25 décembre 1914) le 23 décembre 1914 au 144^{ème} R.I., 1^{ère} C^{ie}. Présent à Bordeaux début 1915 (lettre du 10 janvier 1915), il gagne Paissy (lettre du 21 février 1915 : « nous sommes comme des bêtes ») ; à Troyon trois mois plus tard, séjour concernant lequel le *JMO* (Journal des Marches et des Opérations) décrit les importants travaux de pose de fils de fer barbelé et d'aménagement de tranchées. Après un moment de « découragement », il semble avoir changé de poste en novembre et devient conducteur au Train régimentaire. En 1916, il participe à une attaque dite « de diversion » pour protéger Verdun, du 5 mars au 16 juin. Il gagne ensuite l'Argonne. Il est évacué pour maladie le 4 novembre 1918. Jean Gaston Pineau avait épousé Anne « Claire » Blanchereau le 17 novembre 1906. Il décède à Saint-Médard-en-Jalles le 14 avril 1962.

⁵⁷ Né le 17 mars 1894. Mobilisé le 4 septembre 1914, il relève du 7^{ème} R.I. le 16 octobre. Caporal le 11 janvier 1915, il passe au 11^{ème} R.I. le 28 septembre 1915. Blessé à Fleury le 11 août 1916 par éclat d'obus à la face postérieure du coude droit et cité à l'ordre du régiment pour acte de bravoure dans la période du 20 au 27 juillet 1916 (croix de guerre), il passe au 86^{ème} R.I. le 3 septembre 1917, au 11^{ème} R.I. le 3 octobre 1917. Fait prisonnier le 27 mai 1918 et interné à Darmstadt, il s'évade le 11 novembre 1918 pour rentrer au Dépôt le 22 du même mois. Il reste sous les drapeaux au 144^{ème} R.I. du 2 janvier au 1^{er} septembre 1919. Il meurt à Bordeaux le 27 février 1978.

⁵⁸ Voir *Petit dictionnaire des auteurs de lettres*.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Paul dit « Amédée » Guérin est né le 29 août 1892 à Eysines. Il est le fils de Jean et de feu Marie Gabarret. Son tuteur est Pierre Gabarret, domicilié à Eysines. Incorporé à compter du 9 octobre 1913, arrivé au corps le 10, il est affecté au 3^{ème} Dépôt des Equipages de la Flotte comme apprenti-marin sans spécialité. Dans ses lettres, il demande à être qualifié d'« aide-timonier ». Il disparaît le 18 mars 1915 quand le cuirassé *Le Bouvet* est coulé pendant la bataille des Dardanelles. Il est dit « Mort pour la France ». Le jugement est transcrit à Toulon le 3 avril 1916, puis à la mairie d'Eysines. Sa perte a bouleversé JGL dont il était l'ami le plus proche. Selon le témoignage de sa descendante, M^{me} Ladevèze, JGL a pleuré plusieurs jours à cette nouvelle. Elle précise que ce fut sur le conseil de Pierre Gustave Lalumière qu'Amédée s'était fait marin, « n'ayant pour tout bien que sa vive intelligence ».

⁶¹ Né le 30 avril 1894, jardinier, Jean « Gaston » Maire, dit « Le Pachet » ou « Pachet », affecté au 3^{ème} R.I.C., 26^{ème} C^{ie}. Caporal le 16 novembre 1914, il sera tué lors de la bataille de la Somme, mourant à l'ambulance 13/16 à Moreuil Lespinoy, le 13 octobre 1916. Inhumé à Moreuil, cimetière militaire, fosse 299 (L.r.d.e. le 14/10/16). À cette date, il relevait du 42^{ème} RIC depuis le 31 octobre 1915. Maison 90 au Bourg (est), habitent en 1911 Jean, 66 ans, fermier cultivateur ; sa femme Jeanne Françoise, 61 ans, maraîchère ; Gaston, leur fils, 17 ans, ouvrier agricole.

⁶² Voir PDAL.

⁶³ Selon sa fiche militaire, Louis Lucien Lézin est né le 2 août 1894 à Angoulême, fils de Paul et de Catherine Grenet, habitant 9 rue Sainte-Colombe à Bordeaux, employé de commerce. Il ne

Argillos⁶⁴, André et Raoul Blanc⁶⁵, Roger Pérey⁶⁶, Marcel Dumanes et Louis Bianic⁶⁷, pour un total de 33 lettres auxquelles on a ajouté les lettres adressées par les mêmes rédacteurs à Pierre Gustave Lalumière⁶⁸ ou à Irène (19 lettres). Amédée Guérin et Gaston Maire périront, le premier en mars 1915, au début de la bataille des Dardanelles, le second, à la fin de la bataille de la Somme, en octobre 1916, et L. Bianic, à Verdun.

Le troisième cercle relie JGL ou sa famille aux habitants (artisans, commerçants) d'Eysines ou de Gironde avec lesquels les Lalumière entretenaient des liens d'amitié : Louis Patou (maréchal-ferrant et ami de Gustave), Armand Brunet (peintre), Louise Bardon (épicière), Ulysse Maleyran (fournisseur de matériel agricole) (14 lettres).

Le quatrième regroupe les nouveaux amis, les camarades de guerre, Chassagnade, Lapoudge⁶⁹, Alfred Léglise⁷⁰, tous du 126^{ème} RI et encore Gaston Turteau⁷¹, Romain Dublanc⁷², Fred Déjean, Marc Montambaux⁷³, tous camarades connus

semble pas appartenir à la famille Lézin demeurant au bourg d'Eysines, maison 161. Il ne figure pas sur le registre du conseil de révision d'Eysines.

⁶⁴ Gabriel « Armand » Argillos, dit « Gat » (le chat), écrit à JGL le 9 octobre 1914. Un échange de courriers suit en 1916. Ce serait Guillaume, né le 1^{er} décembre 1872 à Eysines, fils de Bernard et de Marie Laloubeyre, cultivateur, réformé le 16 avril 1901 pour « perte de l'œil gauche », décision maintenue par le conseil de révision du 21 décembre 1914. À ne pas confondre avec Jean, né le 4 juin 1881, tué à Saint-Jean-sur-Tourbe, le 4 octobre 1914.

⁶⁵ Voir PDAL.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Quand le correspondant ignorait l'adresse de JGL ou l'avait perdue, il écrivait à Pierre Gustave Lalumière.

⁶⁹ Pierre André Lapoudge, né le 1^{er} décembre 1894, à Talence, Gironde, est dit « dactylographe », mention corrigée en « comptable » (fiche militaire). Fils de feu Paulin et de Jeanne Normand, incorporé le 3 septembre 1914 au 126^{ème} R.I., caporal le 11 novembre, puis sergent le 16 janvier 1915, il passe, le 23 février, au 43^{ème} R.I. ; au 84^{ème} R.I., le 22 novembre. Il combat en Orient du 10 décembre 1915 au 13 février 1917, passe au 148^{ème} R.I., le 2 octobre 1917. Il est cité à l'ordre du Rg^t le 3 octobre 1918.

⁷⁰ Voir PDAL.

⁷¹ Gaston Turteau, né le 25 mai 1894 à Bègles, Gironde, charretier puis cultivateur, fils de père inconnu et de Jeanne, est incorporé le 16 décembre 1914 au 138^{ème} R.I. Au 8^{ème} C^{al} le 26 novembre 1915, puis au 23^{ème} R.I.C. le 30 décembre. Caporal, le 3 décembre 1917 passe au BS (Fréjus), le 29 janvier 1918 ; au 7^{ème} B.T.S., le 1^{er} février suivant. Il y contracte une tuberculose pulmonaire. Il décède à Saint-Félix-de-Foncaude, le 15 mai 1931. JGL avait conservé son adresse d'après-guerre : Monsieur Gaston Turteau, St-Hilaire du Bois par Sauveterre-de-Guyenne, Gironde.

⁷² Romain Dublanc, né le 22 juillet 1885 à Ayros-Arbouix, Hautes-Pyrénées, résidait au Bouscat, allées de Boutaut. Fils de Jean et de feu Marie Gassiot, il est dit « charretier » quand JGL le pense typographe. Incorporé au 42^{ème} (ou 142^{ème}) R.I. le 7 octobre 1904, clairon le 14 juillet 1905, puis cadre de l'École Normale de Gymnastique le 27 septembre 1907, mobilisé le 4 août 1914 au 7^{ème} R.I.C., il passe au 23^{ème} R.I.C. le 30 mars 1916. Blessé le 18 février 1916, gazé le 3 novembre 1917, il est cité à l'ordre du Rg^t le 10 août 1918, les 20 et 29 septembre 1918, mais sera tué dans les Ardennes le 30 octobre 1918 par éclat d'obus. Il était téléphoniste à la Phalange Électrique Militaire du 23^{ème} R.I.C. avec JGL.

⁷³ Voir PDAL.

au 23^{ème} R.I.C., avec lesquels JGL entretient des liens extrêmement étroits, « à la vie, à la mort », et auxquels il écrit alors même qu'ils ne sont séparés que par quelques kilomètres, au front, ou encore en permission. On y adjoint Bourdelet ou Henriaux, camarades de guerre, mais correspondants secondaires, avec 13 lettres⁷⁴.

Enfin, le cinquième cercle rapproche de la famille Edmond Gaillard, l'employé souvent salué par JGL en fin de lettre, ainsi que l'ancien commis belge Marcel Pirlot, soit 6 lettres (on n'a pas conservé de lettre de l'employé catalan, Jacques Sala).

Il faut noter que la correspondance proprement dite de JGL est mêlée à celle de son beau-frère, François Valmy Laurent, envoyée à sa mère, son épouse et son frère, interférence d'un volume restreint que nous avons respectée. D'une manière plus générale, nous avons tenté de conserver dans le choix de lettres la cohabitation, propre à ce corpus, de destinataires et rédacteurs variés dont, pour quelques-uns, les envois forment une correspondance secondaire (A. Guérin, L. Patou, A. Bassibey, R. Laurent). Par contraste, on ne trouve pas d'envois épistolaires venant de relations professionnelles bordelaises (par exemple, de grossistes du marché des Capucins ou de commerçants bordelais) ou médoquines, à l'exception d'Ulysse Maleyran ; encore moins de missives des grainetiers de Touraine⁷⁵ auprès desquels Pierre Gustave passait commande avant guerre.

Si Pierre Gustave Lalumière assure seul le fait d'écrire à l'un ou l'autre de ses fils (chaque jour, un mot, une carte, une lettre en 1914), il espace ses envois par la suite. Pris par le travail et la maladie, il réduit sa contribution à une lettre hebdomadaire, rédigée le dimanche après-midi et qui parvient à JGL en milieu de semaine, le mercredi en général. Le nombre de lettres conservées de Pierre Gustave passe ainsi de 37 en 1914 à 20 en 1916, mais seulement 3 en 1917 et 1 seule en 1918. Il semble bien qu'à certains moments, comme le laissent penser quelques remarques de JGL, ce soit son épouse Mélanie qui ait assuré la tâche d'écriture, même si n'a été conservée qu'une seule lettre entièrement de sa main.

Lecteur des *Croix de bois* de R. Dorgelès, comme de *À l'ouest, rien de nouveau* de E. M. Remarque, JGL avait été ému par le film d'A. Gance, *J'accuse*, qu'il admirait. Il a acquis les trois volumes de *La guerre racontée par nos généraux* du maréchal Fayolle et du général Dubail. Il a pu relire, à l'occasion, quelques lettres, mais il n'a jamais reparlé de la guerre qu'avec J. A. Ambach, marchand de tissu ambulancier, résidant à Martignas, un camarade de combat des années 1917 et 1918 qui lui rendit visite jusque vers 1965. Il a néanmoins entretenu une petite correspondance avec ses amis Turteau, Montambaux et même avec Gourdeau, ami parisien et de guerre de Pierre Maurice, jusque vers 1946. Des visites ont été rendues par lui-même ou sa fille à Gourdeau.

⁷⁴ F. Déjean habite Bruges, village mitoyen d'Eysines.

⁷⁵ Maison Robineau-Trélazé, La Pyramide-Trélazé, Maine-et-Loire.

Nous présentons ici un choix de 493 envois, lettres, cartes postales, cartes militaires, publicités, etc. 1915 : 1 ; 1916 : 146 ; 1917 : 137 ; 1918 : 183 ; 1919 : 26. Un certain nombre d'Eysinais ont été difficiles à identifier parce qu'ils sont désignés par leur *chafre* (surnom) dont, pour quelques-uns, plus personne ne se souvient. Ils ont également un prénom d'usage qui diffère de celui de l'état civil.

Pour des raisons éditoriales compréhensibles, nous n'avons pu inclure dans notre recueil la totalité des missives envoyées et reçues par JGL, tout en optant pour la reproduction *in extenso* des lettres retenues. Choissant de privilégier la période où il est au front, nous avons proposé dans un chapitre liminaire un résumé des lettres de 1907 à 1916, entrecoupé d'extraits de ces missives. Par la suite, nous avons écarté les envois épistolaires formant doublon quand JGL écrit à une ou deux variantes près des lettres proches à son frère et à ses parents ou à un ami. De même, nous avons exclu les envois dont la seule fonction était de maintenir le contact entre ici et là-bas, sans autre contenu informationnel, sinon de se taire sur les horreurs en cours. Nous n'avons pas retenu toutes les lettres des périodes de repos, de moindre intérêt testimonial, que nous avons résumées. Nous avons allégé les contributions de correspondants secondaires comme L. Patou, R. Pineau, A. Bassibey, etc., tout en essayant de conserver la morphologie de la correspondance, le volume respectif laissé aux uns et aux autres, leur empreinte, leur valeur dans la globalité de l'échange. Nous nous sommes ainsi efforcés de sauvegarder le caractère de circulation intra-villageoise de nouvelles présent dans cette correspondance, en ne la refermant pas sur le seul échange épistolaire filial. Enfin, même si nous avons voulu mettre à sa juste place le compte rendu par JGL de sa condition combattante (lettres des 4, 6 et 7 juillet 1916 pour la Somme, des 17, 21, 28 juillet 1918 pour la bataille de Reims, carnet du 23 avril et du 5 mai 1917 pour le Chemin des Dames), nous avons tâché de ne pas résumer la guerre de JGL à une série de grandes batailles, de mêlées furieuses et de ruées héroïques, pour rendre compte des longues périodes d'attente, d'inaction, voire d'ennui, sans céder à l'effet de continuité chronologique induit par la reproduction de l'enchaînement journalier des écritures.

Une correspondance singulière

JGL le dit lui-même : il est et il se veut un témoin curieux et, du mieux qu'il peut, perspicace. Cette contribution obéit aux critères dégagés par J. N. Cru⁷⁶. Elle nous paraît digne d'intérêt pour plusieurs raisons. La correspondance nous renseigne d'abord sur la façon dont le jeune appelé s'adapte à un milieu de vie entièrement nouveau pour lui. Elle se révèle pleine d'enseignements sur le

⁷⁶ J. N. Cru, *Témoins*, Nancy, P.U.N., 1993 (1929) ; *Du témoignage*, Allia, 1989 (1930). Le bon témoignage est, selon J. N. Cru, « le texte d'un homme qui raconte exclusivement ce qu'il a vu et ressenti, conformément à ce qu'il pouvait voir et ressentir en fonction de sa position, de sa fonction, de la période ». Ou encore le « texte d'un homme qui parle en son nom personnel et qui évite de rapporter des histoires dont il n'a pas été acteur ou témoin lui-même ».

déroulement de la guerre de 14-18 telle que l'a vécue un soldat de première classe, d'abord fantassin, puis téléphoniste.

Une fois pris en compte le fait qu'il s'agit de l'une des deux correspondances les plus étoffées conservées à ce jour en Gironde, une autre source d'intérêt est d'être, pour l'essentiel, un échange entre maraîchers. De plus, elle est une chronique ininterrompue de la guerre sur le front occidental, prise dans toute sa durée à compter de 1916, au contraire des correspondances publiées qui, assez souvent, ne couvrent que quelques mois de guerre ou qui, intermittentes, sont suspendues pour reprendre après un long silence. Cela évite, nous semble-t-il, le défaut d'être parcellaire et haché qui s'attache à beaucoup de publications de lettres de 1914-18. De plus, nous disposons, pour les premières années de la guerre, des deux versants épistolaires, du père au fils et du fils au père.

Autres points d'intérêt : la relation de la guerre par un poilu des troupes coloniales⁷⁷, d'autant que, dans le cas de son régiment, le J.M.O. n'existe pas, et l'*Historique...* est souvent elliptique ou muet ; la poursuite de l'échange épistolaire après le 11 novembre 1918 avec la découverte de l'Allemagne, puisque JGL fait partie des troupes d'occupation du Palatinat.

De plus, la somme de ces missives vient compléter la connaissance que nous pouvons avoir de l'expérience de la guerre dans les classes populaires puisque, jusqu'ici, l'essentiel des publications, comme l'a montré N. Mariot⁷⁸, est issu des classes supérieures. En particulier, cet ensemble épistolaire permet de mieux mesurer la force de l'antimilitarisme dans les couches populaires et les milieux radicaux et socialistes⁷⁹.

D'un autre côté, alors même que l'accent est mis assez souvent dans les publications sur les stratégies d'évitement du front par les élites, ces lettres nous font comprendre l'existence, une fois la guerre en cours, d'opérations visant à retirer les soldats, même d'extraction populaire, des postes les plus exposés de la première ligne – parfois couronnées de succès comme pour Valmy Laurent devenu poudrier, parfois non comme pour Raymond René, le frère de Valmy, que ce dernier échoue à faire affecter successivement à son propre régiment, puis au 23^{ème} R.I.C., ou encore Marcel Dumanes qui rate son passage dans l'aviation. JGL, quant à lui, a toujours estimé qu'il devait la vie sauve à sa nomination au poste moins exposé de téléphoniste. Pierre Gustave avait assumé, en résistant à la pression du village, le long séjour de son aîné à Tours et la présence prolongée à ses côtés de son cadet (lettre à Pierre Maurice du 12 février 1915). Un an et demi plus tard, il a commencé à alerter ses proches sur l'extrême danger où se trouvait JGL, depuis la lettre désespérée que ce dernier lui avait fait parvenir à la veille de l'attaque de Barleux, le 20 juillet 1916. Les différentes possibilités ont vraisemblablement été discutées lors

⁷⁷ Seuls huit autres témoignages sont accessibles (Crid 14-18).

⁷⁸ N. Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-18. Les intellectuels rencontrent le peuple*, Le Seuil, 2013.

⁷⁹ Voir *infra*, p. 40-41.

de la permission d'octobre suivant qui semble avoir réuni les deux frères au May-du-Merle. L'intégration par permutation dans le 8^{ème} Rg^t de Cuirassiers où se trouvait Pierre Maurice ayant été impossible, ce fut la Compagnie Hors Rang (C.H.R.)⁸⁰ de son régiment où Maurice Montambaux, devenu secrétaire du colonel du 3^{ème} B^{on}, après avoir été lui-même téléphoniste, libère un poste, à compter de novembre 1916 (lettre du 17). L'aide sur place de ce dernier, celle de Duranthon et celle de Romain Dublanc, amis de guerre de JGL, furent déterminantes, même si la blessure qu'il reçoit en décembre 1916 retarde un temps son passage à la C.H.R. À la force du compagnonnage solidaire, on ajoute l'intervention éventuelle des supérieurs : en effet, le refus du commandement général d'accorder à JGL la médaille militaire, début 1917, a pu compter dans la décision d'affectation à la Phalange Électrique prise par les officiers proches, témoins des circonstances de la blessure comme de la popularité de JGL (« Inutile de vous dire l'ovation, et la joie, des camarades à mon arrivée », lettre du 13 mars 1917). Les opérations d'évitement relatif que nous venons de retracer mettent en jeu le capital social constitué pendant la guerre grâce aux amitiés nouées entre soldats. On s'appuie également sur le capital social existant avant la guerre puisque la belle-mère de M. Montambaux est une relation professionnelle et amicale de la mère de JGL. On exploite également le bagage familial antérieur : c'est ainsi que Valmy devient poudrier très vraisemblablement parce que ses beaux-frères⁸¹ avaient exercé ce métier avant et pendant la guerre.

Trois carnets

Ce n'est qu'au cours de la lecture de cet ensemble que nous avons découvert l'existence des carnets de guerre. Nous en reproduisons le texte intégral en annexe, mais aussi par extraits placés immédiatement après le courrier qui leur correspond par la date. Malgré leur tenue irrégulière, ces carnets sont une sorte de journal de guerre très peu rédigé. Trois sont conservés de format 14,5 x 9 cm, à petits carreaux, de couleur blanche. Le premier, à couverture de moleskine noire, compte sept feuillets d'une part et onze feuillets de l'autre. Au milieu, quatre pages sont vierges. Il a perdu ses pages de garde. De l'autre côté, au milieu de poèmes, certaines pages manquent. Le second, de même format, de couverture saumon, compte sept pages utilisées et une feuille volante. Le dernier, rouge, comporte, d'un côté, quatre pages écrites et trois de l'autre. Au milieu, reste une page blanche. Les carnets sont rédigés au crayon à papier ou à l'encre. Ils ont été, comme on vient de le voir, commencés à la fois d'un côté et de l'autre. Leur rédaction a débuté

⁸⁰ C.H.R. : « compagnie unique qui se trouve au niveau du régiment et regroupe ce qui touche au fonctionnement administratif, logistique et au commandement du régiment. On y trouve le secrétariat du colonel et son petit état-major, les cellules traitant de l'approvisionnement en matériel, habillement, nourriture, un peloton de pionniers pour les travaux de protection, la section de brancardiers qui est en même temps la musique du régiment. Pour commander, il faut assurer les liaisons vers les supérieurs et les subordonnés, et naturellement une équipe de téléphonistes y a sa place » (Crid 14-18).

⁸¹ Emmanuel et Louis Guinet.

par la tenue des comptes journaliers, ce qui nous renseigne sur les dépenses faites pour compléter l'approvisionnement insuffisant ou médiocre de la troupe. Cette manière de faire se retrouve chez C. Ballion⁸² qui, né sans doute à Bordeaux, tient à jour un livret comportant – comme c'est le cas pour JGL – des poèmes recopiés, des adresses, des comptes et des notes inscrites au jour le jour⁸³. On trouve aussi dans le carnet des exercices avec utilisation du morse (deuxième carnet), des comptes, des adresses. Le troisième carnet a servi à tenir une petite comptabilité, soit le relevé des sommes reçues et envoyées par les parents, et a été utilisé comme carnet d'adresses. Pour mention, une notation en morse.

Chacun des cahiers porte le nom, la signature, les coordonnées, l'adresse de leur possesseur, rendant ainsi possible leur acheminement en cas de décès au combat.

On a l'impression, parfois, que les calepins ont servi de bloc-notes, pour noter à la va-vite une information, faute d'avoir un autre support sous la main. Sans nul doute, néanmoins, leur fonction et leur raison d'être sont d'assurer la chronique des moments les plus durs, nous allons y revenir. L'en-tête porte le nom de la bataille à laquelle se rapportent les lignes. Ce système de circulation à l'intérieur du carnet apparaît avoir été mis en place après coup, comme pour faciliter sa relecture ou sa consultation.

Le premier calepin, le plus développé, a été ouvert le 26 février 1917 et clos le 27 juillet ; le second, commencé approximativement le 10 août 1917 et tenu jusqu'au 21 avril 1918, contient six dessins ; le troisième, plus succinct, va du 11 août au 22 septembre 1918.

Dans le premier carnet, après l'alphabet morse et une liste d'ordres en morse, viennent des poèmes écrits tantôt à l'encre noire, tantôt au crayon.

Dans le troisième carnet, à l'encre rouge, JGL a relevé des sentences proverbiales en français avec, au-dessous, leur original latin – activité qui semble avoir complété le relevé et/ou l'invention de devinettes ou énigmes qu'il a effectués d'un autre côté. Dans le premier carnet, déjà, existaient quelques blasons. Figure à la suite un extrait du *Cid*.

À quoi correspond cette seconde pratique d'écriture ? Complète-t-elle ou double-t-elle la correspondance ? On peut avancer l'idée que l'épreuve du silence que s'inflige quotidiennement JGL dans ses lettres à la famille l'a conduit à prendre des notes pour son usage personnel, de sorte qu'il puisse à la fois se retrouver lui-même dans le temps et l'espace, sauvegarder les souvenirs et les émotions et, en même temps, ouvrir une soupape de sûreté à sa tension intérieure. Griffonner quelques mots ou quelques lignes va avec les périodes où la survie physique et, encore davantage peut-être, le maintien d'un minimum d'équilibre mental se font précaires. L'exemple le plus net se situe pendant la bataille du Chemin des

⁸² Voir *supra*, A.D. 33.

⁸³ Même façon de faire chez Marc Bloch, *Écrits de guerre 1914-1918*, A. Colin, 1997, p. 38, 41, 143.

Dames. Par contraste, le carnet cesse d'être tenu pendant les semaines de repos en zone de complète tranquillité ou pendant les permissions.

Les carnets témoignent des moyens mobilisés par ce jeune soldat pour résister à la désintégration intérieure consécutive à la participation aux combats : alors même que la narration des affrontements disparaît ou se fait plus rare, on trouve le texte de poèmes et le relevé de sculptures ou peintures observées en chemin, copiées dans des ouvrages d'art ou inventées, avec un titre : « Amour et Malice », « M^{lle} Laurentine », « Fugitifs ». Un double feuillet contient les dessins : « Solitude », « Douleur ». Au bas de l'un d'eux, on lit : « Ce n'est pas pour une chemisette/Que je perdrais la belle commère aux fleurs de lys ». Au dos de ce double feuillet, on prête attention à la légende : « relevé le 11 au soir avril 1918. » Trois de ces dessins n'ont pas de titre.

Les poèmes sont au nombre de cinq, de facture et d'ampleur variées, témoignant d'une sensibilité éclectique de la part d'un auditeur ou lecteur non lettré. L'un d'entre eux, dont l'auteur n'a pas été trouvé, est peut-être une composition de JGL. Les premiers accompagnent vraisemblablement le retour de la permission qui va du 27 juillet 1917 au 10 août suivant. Ils ont été notés à l'occasion d'une récitation poétique ou recopiés, peut-être pris dans un article de journal, comme semblent l'indiquer les erreurs suivantes : « sourds » pour « lourds » ; « lointains » pour « hautains ». On pense aussi à l'intermédiaire d'une récitation ou d'une dictée par un camarade comme le laissent penser les oublis du type : « j'avais des souvenirs »/« j'avais des souvenirs pervers » ; « l'amour des villes »/« l'impur amour des villes » ; « les chants des oiseaux »/« tous les chants des oiseaux » ainsi que les coupures de fin de vers, souvent ignorées. Le premier des extraits de poèmes ainsi mis à la suite les uns des autres, sans distinction, sans intervalles, est tiré de « L'âme mièvre » d'Ephraïm Mikhaël⁸⁴. La première strophe du poème « Ici-bas tous les lilas meurent... » de Sully-Prudhomme, tiré des « Stances et poèmes », dans le recueil *La Vie intérieure*⁸⁵, est aussi l'attaque d'un poème de G. Apollinaire daté du 11 mai 1915, depuis Courmelois, et intitulé « Rêverie »⁸⁶. « Le monde est ainsi fait... » est le début du dernier quatrain de « Méditation » de Th. Gautier, publié en 1833, à côté du long poème patriotique « *Plebs rustica* » de Paul Harel, extrait du recueil *Les Voix de la glèbe* (1895)⁸⁷.

Signalons enfin l'activité de photographe de JGL, témoignant de la volonté du jeune soldat dès le présent de sa guerre de la documenter et de l'archiver – à rapprocher de la demande qu'il fait à ses parents de conserver ses lettres. Son ami

⁸⁴ E. Mickaël, « L'âme mièvre », in *La Pléiade*, n° 1, mars 1886.

⁸⁵ Sully-Prudhomme, « La vie intérieure », *Poésies*, Alphonse Lemerre, 1866.

⁸⁶ G. Apollinaire, « Les saisons », *Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre 1913-1916*, Mercure de France, 1918.

⁸⁷ P. Harel, *Les Voix de la glèbe*, A. Lemerre, 1895. La sœur de JGL, Marie Irène, tient de son côté un cahier où sont recopiés les paroles de chansons patriotiques et le texte d'une fiction sur la guerre.

eysinais M. Dumanes avait fait dès 1915 l'acquisition d'un appareil chez Méric, commerçant du village, comme l'indique sa lettre du 28 juillet : « Méric m'a envoyé mon appareil. Aussitôt que je l'aurai reçu, je t'enverrai quelques photos prises sur le vif, en même temps que ma bouillotte ». Le 14 août 1916, il reprend : « je fais de la photo épatante. Je t'enverrai une épreuve sous peu, tu verras ma bille. Si tu peux te faire tirer, je serai heureux d'avoir la tienne ». JGL pratique, pour sa part, la photo pendant les périodes de repos avec un camarade, même s'il doute de la qualité des clichés obtenus (lettre du 10 avril 1918). C'est que, l'année précédente, il aurait fait sans doute à son tour l'acquisition d'un appareil pendant la permission d'août. On compte sept photos en 1917 et onze en 1918. C'est lui qui aurait pris les clichés des soldats permissionnaires datés du 9 août 1917 et celui du cimetière de poilus du 3 décembre 1917. Les photos de l'avion allemand abattu, datables du 3 juillet 1918, ont peut-être été prises également par lui, si l'on se fie à l'existence d'une liste de bénéficiaires des tirages, écrite de sa main, qui a été conservée au dos de la planche de contact.

Ainsi, de la correspondance à la tenue des carnets, en passant par la poésie, diverses sont les pratiques d'écriture que viennent compléter le dessin et la photo. Il n'en demeure pas moins que l'activité principale reste, chez JGL, l'écriture épistolaire.

Une rédaction réglée

JGL écrit en principe (on y reviendra) chaque jour à ses parents – à quelques exceptions près néanmoins : pendant les déplacements du régiment, en camion ou en train, voire à pied ; après les attaques (qu'ainsi nous détectons) ou quelques jours pendant l'attaque allemande en 1918 où il est obligé par l'armée d'envoyer des cartes pré-remplies⁸⁸. Les dépêches sont acheminées par la poste, *via* le vaguemestre ou le cycliste, et sont oblitérées : cachet de l'armée et de la poste d'Eysines, à l'arrivée. Quelques-unes sont postées hors secteur postal militaire par un camarade parti en permission. D'autres enfin peuvent avoir été remises en main propre. Certaines n'ont jamais été envoyées. Les supports en sont variés : carte de correspondance militaire ; carte-photo ; cartes postales ou encore lettres écrites sur du papier blanc ou gris bleuté, de formats divers⁸⁹. JGL utilise jusqu'aux feuilles d'un cahier d'écolier ou encore d'un cahier de comptes allemand. Il recourt au crayon à papier noir, violet ou bleu ; puis, comme son père lui fait remarquer qu'il est difficile à déchiffrer, à l'encre noire, rouge, parfois violette. Il rédige au fil de la plume. Les ratures sont rares. La répétition du même mot, assez fréquente, témoigne d'une interruption lors de la rédaction ou d'une distraction. Pendant la bataille du Chemin des Dames et aussi en juin 1918, il perd sa plume et son porte-plume et demande qu'on lui en envoie d'autres. Avec un reste d'obus, il se fabrique

⁸⁸ Une seule a été conservée.

⁸⁹ L. Albaret, « Carte postale militaire, carte-lettre ou lettre du soldat : évolution d'une pratique sociale dans la Première Guerre mondiale », *Aire*, n° 44, décembre 2018.

un porte-crayon. Il décrit quelquefois son installation : dans un abri souterrain, un écritoire éclairé par une bougie ou à l'électricité ; ou, beaucoup plus sommairement, par terre, une simple planchette. Il peut écrire sur son lit quand il est hospitalisé, en s'aidant du tiroir de la table de nuit ; sur son sac ; ou à Dampierre, en juillet 1916, « au bureau des officiers allemands chassés de leur état-major ».

Mais, alors qu'il change sans peine de supports et d'outils et module son écrit en géométries diverses allant du carré de papier quadrillé à la carte postale ou carte militaire et à l'encart volant ajouté, il reste, pour ce qui est des lettres, fidèle au même calibrage : quatre feuillets. Plus encore, nous sommes sûrs qu'il suit un plan⁹⁰ (conservé dans la lettre du 2 mai 1917 et encore, en 1918). L'ossature de l'écrit est figée⁹¹ comme si le volume qui était assigné au destinataire était pré-rempli. JGL débute par un rappel du genre : « hier au soir, je vous ai fait une lettre... » ; ou encore : « je n'ai encore rien reçu de vous... ». À l'autre bout, il finit par une tournure comme : « je termine pour aller écouter la musique du régiment », ou bien : « voici les quatre pages à peu près garnies et il s'en va temps car je ne sais plus quoi vous écrire. Aussi je termine... » Le démarrage est, quant à lui, rigoureusement invariable : « mes chers parents » ; et pour tout refermer, avant la signature, l'intangible : « de votre fils et frère qui vous aime, recevez les meilleurs baisers ». Quant au corps du texte, il suit un ordre assez régulier : un mot pour résumer sa situation ; le rappel du contenu des lettres reçues de son frère ou de ses parents qu'il commente plus ou moins brièvement ; et, tout à fait à la fin, un bref paragraphe qui est le cœur de l'échange et qui commence assez souvent par : « quant à ma situation... » On reconnaîtra ainsi une standardisation de l'envoi, ce que l'on a pu dénommer cérémonial⁹². Mais une fois cette architecture posée, tout se passe comme s'il avait des remords, mais glissés dans le paratexte : il ajoute en effet des notations (souvent les plus significatives) sur les bordures des feuillets, ou une fois la carte retournée, dans l'espace resté vacant entre la formule d'adresse et la date, parfois même sur l'enveloppe.

Il s'agit là d'une construction ou encore d'un format, fidèles au modèle appris scolairement ou familialement⁹³ dont l'empreinte se retrouve dans les lettres des deux frères puisqu'on croit parfois pouvoir confondre l'écrit de Jean Gaston avec celui de Pierre Maurice, les deux frères produisant un texte quasi interchangeable. À grillager ainsi la communication quand elle est destinée à ses parents, JGL voudrait-il contenir son émotion, empêcher le débordement de l'affect selon l'injonction reçue du père qui le sait « assez fort », mais moins que l'aîné ?

⁹⁰ Comme fait son père.

⁹¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « L'interaction épistolaire » dans Jürgen Siess (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, SEDES, 1998, p. 15-36.

⁹² C. Dauphin, P. Lebru-Pézerat, D. Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XX^e siècle*, Albin-Michel, 1995, p. 103.

⁹³ Pierre Gustave écrit pour sa part de façon très aisée, à partir d'un plan écrit, et répète au haut du feuillet suivant le dernier mot écrit au bas de la page précédente, trace d'un apprentissage scolaire.

En guerre

Jean Gaston est un soldat non combattant de 1914 à 1916. Il fait partie d'un régiment colonial à compter de 1915 et mentionne en outre à plusieurs reprises la Division marocaine. Les compagnies ne sont pas véritablement mixtes. Trois bataillons dont un de tirailleurs sénégalais composent le 27 avril 1918 le régiment auxquels s'ajoutent les artilleurs. Les tirailleurs côtoient les poilus métropolitains, plus qu'ils ne sont mêlés à eux. JGL croise ainsi, dès son arrivée au front, en 1916, les « nègres » ou les « noirs », selon les deux expressions qu'il emploie alors indifféremment. Après la réserve des premiers mois où, au moment d'aller encadrer des coloniaux dans le Midi, il affirme que « les Noirs ne sont guère agréables » (lettres des 23 et 27 mars, 1^{er}, 17 et 25 avril), il signale de nouveau leur forte présence (lettre du 27 septembre 1917). L'intervention de soldats africains et annamites à la Poudrerie de Saint-Médard-en-Jalles, au moment des grèves de 1917, provoque chez lui un mouvement de colère. Il trouve scandaleuse la division ainsi organisée entre les civils et les combattants, entre les mobilisés à l'usine et ceux du front, les Noirs et les Blancs. Au moment des combats les plus durs, sachant les troupes noires régulièrement décimées, il laisse s'exprimer une sorte d'admiration et de compassion : « ce sont les tirailleurs qui s'appuient ça ». Les 7 juillet 1916 et jours suivants, le 1^{er} Corps Colonial attaque avec deux divisions d'infanterie et la division marocaine : attaque et contre-attaque dans Biaches, la Maisonnette et Barleux. La troupe est anéantie : « la bataille devient furieuse, sans merci, un massacre dans la boue, sous la pluie qui tombe en abondance », écrit P. Miquel⁹⁴. Les dégâts de l'artillerie ennemie sont terribles et les combats au corps-à-corps monstrueux : les tirailleurs sénégalais sont sacrifiés. Les 14 et 15 août 1917, ce sont encore eux qui détruisent les nids de mitrailleuses allemandes. Le 30 octobre 1918, ils enlèvent de haute lutte le bois Marteau et font 250 prisonniers.

C'est ainsi, avec le 23^{ème} R.I.C. qui relève régulièrement le 21^{ème} et le 7^{ème} R.I.C. (où JGL a des amis eyesinai), qu'il traverse la totalité de la guerre à compter de la bataille de la Somme (pour laquelle il a été entraîné à bondir depuis son parapet, « en trois bonds », et à investir le retranchement ennemi). Il a alors reçu une feuille de route : avancer rapidement et prendre les villages de Flaucourt, Becquincourt, ce qui est fait le 1^{er} juillet. Quinze jours plus tard, si l'ouest est verrouillé et les Anglais défaits, les Français, qui sont bien positionnés, essaieront d'avancer leurs pions vers Barleux. Mais c'est trop tard. Débandés le 1^{er} juillet du côté français, les Allemands se sont repris et réorganisés. S'ensuit un engrenage de massacres inefficaces.

Dès le début de l'année 1917, son père avait été averti qu'il y aurait une « grande attaque » au printemps, comme il l'écrit le 30 janvier. Six mois plus tard, JGL est présent au Chemin des Dames avec le Corps colonial, à l'extrême ouest de

⁹⁴ P. Miquel, *Les oubliés de la Somme 1^{er} juillet-19 novembre 1916*, Tallandier, 2014, p. 55-56.

la zone du heurt frontal voulu par Nivelles, à l'opposé de Craonne. Son régiment a pour mission de prendre et tenir une hauteur d'importance stratégique : l'éperon du Mont-des-Singes. Il y aura deux attaques successives, la première le 16 avril 1917 par le 5^{ème} B.T.S. (7^{ème} R.I.C.) qui réussit à occuper le versant sud mais ne peut atteindre le versant nord et doit se retirer ; puis la seconde, lancée le 2 mai par le 23^{ème} R.I.C., qui sera un échec coûteux. JGL, aux côtés de ses camarades, est positionné au bas du talus entièrement pelé de la ligne de chemin de fer qui traverse la colline en son milieu, tandis que les batteries allemandes, plantées au sommet, dominent la pente et balayent tout ce qui bouge.

Enfin, troisième temps de cette série funèbre, JGL subit en juillet 1918, après l'avoir attendue six mois, la dernière de ses confrontations avec l'ennemi. Il y gagnera ses deuxième et troisième citations, la croix de guerre, la médaille militaire. C'est la seconde bataille de Reims. Il l'estime la plus terrible de celles qu'il a déjà connues. Au Bois de Vrigny, il s'agit bien d'une hécatombe.

Trois mois plus tard, après le dernier massacre, à Hergny, il part le 1^{er} novembre en repos. Mais, le 6 novembre, son régiment est positionné pour avancer « pour une attaque », marche interrompue sans explication. Puis, à compter du 15, à marches forcées, il gagne l'Est depuis la Champagne, franchit l'ancienne frontière le 18 sur la vieille route de Strasbourg et entre en Allemagne. Assez compatissant, il remarque la présence de soldats, toujours revêtus de leurs uniformes, souvent mutilés. Plus que les déclarations d'amitié franco-allemandes qui le laissent ou sceptique ou perplexe, il comprend que les Allemands ont peur et surtout faim ; lui-même ne trouve rien pour se restaurer. Aucun coup de feu ne sera échangé durant la marche en avant qu'il nous laisse imaginer comme une avant-garde d'éclaireurs (le 23^{ème} R.I.C. est un temps le premier à pénétrer sur le territoire ennemi) qui se déploie à partir de Dommenheim.

Téléphoniste, JGL avait appris, un an auparavant, le morse comme en témoigne son carnet, et même suivi un stage de perfectionnement : en télégraphie sans fil et télégraphie par le sol. Sous les tirs de l'artillerie adverse ou de l'artillerie française, il a dû courir pour tirer le fil, rétablir le continuum des lignes arrachées par les obus, installer ou réparer un poste sommaire, recevoir et transmettre les ordres reçus sous le tir de barrage. En période plus calme, il est dans un « Inter » ou, une fois, une poste civile réquisitionnée, recevant les appels et mettant en communication les uns avec les autres les entrants et les sortants⁹⁵, occupations

⁹⁵ Nous disposons de six témoignages de téléphonistes, recensés par CRID 14-18. Ce sont le journal de Raymond Vanier ; le carnet de route d'Eugène Henwood ; les souvenirs publiés sous le titre *Guerre 1914-18. Journal d'un combattant* de Charles Lassale ; l'ouvrage de Georges Cuvier : *La guerre sans galon. À l'aventure avec le Cent-Six-Deux : des révoltes à la Victoire* ; la correspondance de guerre et le carnet d'Antoine Martin, parus sous le titre : *La chasse à l'homme. Lettres de guerre et carnet journalier d'Antoine Martin (1914-1915)* et, enfin, de Marc Delfaud, *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*. À Eysines, Jean Marmiesse, de la classe 14 comme JGL, est également téléphoniste. Leur travail est décrit par P. Bringuier dans *Je suis mouton comme les autres...*, éd. Peuple libre et Notre Temps, 2002, p. 378 : « il s'agit de fichier

plus tranquilles qui ont fait du téléphoniste un des « embusqués du front »⁹⁶. Affirmation à nuancer. Être téléphoniste, comme l'explique A. Prost⁹⁷, n'est pas être un soldat comme les autres mais n'abrite pas du danger :

Les téléphonistes sont très exposés car ils doivent réparer les lignes coupées, et elles le sont particulièrement aux endroits les plus bombardés du front, mais ils ne prennent pas la garde aux avant-postes et ils ignorent l'angoisse de l'assaut. Rapprochés par leur compétence et leur petit nombre, ils forment un groupe plus stable qui présente deux caractères particuliers. D'une part, les communications qu'ils entendent et auxquelles ils se mêlent parfois, leur donnent du déroulement de la bataille une vue plus large. Sans compter toutes les informations qu'ils échangent entre eux. À la différence d'un Fabrice à Waterloo, ils savent ce qui se passe à droite et à gauche de leur échelon, les intentions du commandement, les réactions des unités engagées, les avancées, les reculs et les pertes. Une vue d'ensemble d'ordinaire réservée aux officiers. D'autre part [...], de tous les soldats du front, les téléphonistes sont sans doute ceux qui ont le plus de contact avec les officiers, ceux des tranchées, dont ils font remonter les informations, ceux des États-majors, dont ils transmettent les ordres, ceux des PC intermédiaires, qu'ils côtoient et auxquels ils tendent parfois le combiné.

Une trace de cet accès indirect à la stratégie militaire se devine, le 25 juillet 1917, quand JGL explique à ses parents la cause de ses déplacements répétés : « vu l'endroit que je me trouve car je ne dois être ici qu'au cas qu'il s'y produirait quelque coup de Jarnac. Autrement, je dois être réservé pour ailleurs », ou encore en 1918 quand JGL indique à son frère que l'ennemi va vraisemblablement tenter une manœuvre d'encercllement appelée « englobage »⁹⁸ ; enfin, quand il reproduit, à l'intention de sa famille, les données chiffrées de l'État-Major sur la tuerie de Vigny, ou quand il parle de fléchissement (29 juillet 1918).

Quant à Maurice, il fait d'abord partie de la domesticité militaire étudiée par N. Mariot puisqu'il est ordonnance à Tours, faisant trotter les chevaux, avant d'être employé comme un simple fantassin à partir de 1916. Il combat ainsi au Chemin des Dames, lui aussi, à Berméricourt et au fort de la Pompelle, précédant son frère dans l'Allée Noire. En mai-juin 1918, son régiment subit l'attaque allemande sur le Chemin des Dames, une fois encore. Il est agent de liaison en décembre ; il passe à la C.H.R. comme musicien, autre poste d'embusqué du front. Comme c'était la règle, il est en même temps brancardier, chargé d'aller chercher les soldats là où ils sont tombés, le plus souvent dans le *no man's land*. Sous la direction du médecin militaire, il est spécialisé, fin 18, dans la prise

contre les parois des planches sur lesquelles on cloue les lignes. Comme les boyaux sont en zigzag, tu vois d'ici le nombre de planches ». Voir lettre du 28 juillet 1916 : « ils attrapent bien les tirs de barrage ».

⁹⁶ C. Ridet, *Les embusqués*, A. Colin, 2007, p. 38.

⁹⁷ A. Prost, Préface à M. Delfaud, *Carnets de guerre...*, Triel-sur-Seine, Éditions italiques, 2009, p. 8.

⁹⁸ Lettre du 6 juin 1918.

en charge et le traitement d'une catégorie particulière de gazés, sans doute les ypérités. Lui-même sera gazé en novembre.

Eysines et ses soldats

Les deux frères font partie du groupe des mobilisés eysinais qui, selon les sources accessibles, comptent 179 soldats dans les classes d'active et réserve d'active. Les classes 1887 à 1919 comprennent, en tout, 556 hommes⁹⁹. Nous avons pour notre part constitué, en partant strictement de la correspondance étudiée, un corpus de 290 fiches militaires¹⁰⁰ d'hommes relevant de la réserve de l'armée territoriale (classe 1892), de l'armée territoriale (classes 1893 à 1899), de la réserve de l'armée active (classes 1900 à 1910) et, enfin, de l'armée d'active (classes 1911 à 1917¹⁰¹).

Parmi ces soldats, un premier décompte des prisonniers en trouve 90 pour la durée de la guerre¹⁰² pour 87 soldats eysinais non réformés, tués ou disparus au combat, décédés des suites de leurs blessures de guerre jusqu'à l'armistice. Dans ce décompte, ne figurent pas les prisonniers décédés en captivité ou aussitôt après leur rapatriement (de tuberculose ou de la grippe) ni les poilus (10) ayant succombé à une maladie ou suicidés¹⁰³. On dénombre 82 orphelins et pupilles de guerre¹⁰⁴. Les jeunes gens morts « aux armées », en opérations (87)¹⁰⁵, représentent 1 sur 6 environ de l'ensemble des mobilisables eysinais (556). Pour ce qui est des classes d'active et de réserve d'active (179), les poilus déclarés « tués à l'ennemi », « morts pour la France » sont au nombre de 77¹⁰⁶. Rapporté à la population eysinaise

⁹⁹ Estimations établies à partir du dénombrement de 1911 (mais qui ne sépare pas les hommes nés à Eysines des autres), et des registres de la conscription ne tenant compte, en principe, que des jeunes gens nés à Eysines (mais qui sont incomplets). Les conscrits ajournés ou exemptés sont comptés dans notre total, leur cas devant être réexaminé après août 1914.

¹⁰⁰ Michel Baron, dans son étude sur « Eysines. Les morts de 1914-1918 », propose pour sa part la projection suivante, 250 Eysinais sous les armes, alors que les 20-39 ans, à Eysines, sont moins de 400.

¹⁰¹ Appelés par la correspondance, les noms figurant sur les 290 fiches militaires sont peu nombreux pour les classes 1892 et 1917. Par ailleurs, l'état des tables du recensement militaire (A.D.33) a dans quelques cas interdit d'avoir accès aux fiches.

¹⁰² Recherches de Paulette Laguerre.

¹⁰³ Nous nous référons le plus souvent aux données établies par M. Baron (2014). Les soldats nés à Eysines ou y résidant en 1911 ou à la date de l'établissement de la fiche militaire sont considérés comme eysinais.

¹⁰⁴ Recherches de M. Baron et de P. Laguerre.

¹⁰⁵ Une liste élargie aux soldats décédés – pendant et après la guerre (jusqu'en 1927) – de maladies en trouve 99 (source : C. E.).

¹⁰⁶ Y compris le soldat décédé d'un accident advenu au front : Daniel Désardurats. Né le 13 avril 1888 à Eysines et y demeurant, cultivateur, il est le fils de feu Jean et de Jeanne, son épouse. Incorporé le 1^{er} octobre 1909 au 18^{ème} Rg^r de Dragons, en disponibilité le 26 septembre 1911, mobilisé le 3 août 1914 au 15^{ème} Rg^r Dragons, il passe au 113^{ème} R.A.L. à compter du 9 juin 1916. Il meurt le 16 juillet au camp d'Assainvillers (Somme) « suite d'accident de cheval ("service commandé"), par blessure », à l'Ambulance 11/4. L'avis de décès est transcrit à la

estimée à 2 785 habitants à la veille de la guerre¹⁰⁷, 2 850 selon l'*Annuaire de la Gironde* de 1913 ou encore 2 747 selon le dénombrement de 1911 – chiffre qui sera le nôtre – le pourcentage des morts entre 1914 à 1918 (87) est de 3,2 %, sachant que le taux girondin de décès rapportés à la population en 1911 est de 2,48 %¹⁰⁸. Si l'on considère maintenant le nombre de morts (87) rapporté à la population agricole masculine en activité sur les exploitations eysinaises des « propriétaires cultivateurs » en 1911 (603 hommes), il représente presque 1 pour 6. Enfin, si l'on retient les 27 soldats des classes d'active morts au combat, 13 d'entre eux (50 %) sont déclarés « cultivateurs », « jardiniers » ou « horticulteurs »¹⁰⁹, ce qui permet de mesurer la saignée de la guerre chez les jeunes de ce village ainsi que son impact sur une communauté paysanne¹¹⁰ frappée dans ses forces vives.

Pour ce qui est des blessés, ils sont 69, presque tous par éclats d'obus ; mais on compte également des gazés, sans que l'on puisse établir de façon sûre ceux d'entre eux qui n'ont pas survécu longtemps après la fin des combats. À ceux-là, doivent être ajoutés les malades qui souffrent de gelures, paludisme, dysenterie, tuberculose, grippe, infections dentaires ainsi que d'autres maladies (ostéite fistuleuse, paratyphoïde, furonculose, troubles digestifs graves, etc.). Certains soldats souffrent (ou souffriront) de troubles psychiatriques, conséquences possibles des traumatismes de la guerre, tel Brouard, classe 1904. Enfin, le dernier d'entre eux est dit blessé, mais « d'origine inconnue », sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'une tentative de suicide ou d'une blessure sciemment provoquée.

mairie d'Eysines le 17 octobre suivant. Déjà, dans une lettre du 20 octobre 1914, JGL écrivait à son frère que « Bouchon s'est fait esquinter par son cheval, mais cela ne compte pas comme blessure de guerre ».

¹⁰⁷ Source : M. Baron, art. cit. ; N. Bochoou, P. Laguerre et E. Roux-Verdet, « Eysines en 1914. Étude du recensement de 1911 », 2014.

¹⁰⁸ H. Gilles, « La Guerre de 14-18 : les morts par départements et par régions », in *Mémoire et trauma de la Grande Guerre*, textes réunis par G. Denis, Brest, CRBC, 2010.

¹⁰⁹ Pour 2 d'entre eux, la donnée n'a pas été trouvée. 1 est dit matelot ; 1 : palefrenier ; 1 : sellier ; 2 : tonneliers ; 1 : employé des postes ; 1 : chaudronnier ; 1 : charron ; 1 : jockey. 6 d'entre eux se rattachent à des familles de « propriétaires cultivateurs » ou de « fermiers cultivateurs ». Les 10 autres sont agriculteurs.

¹¹⁰ Comme on l'a indiqué *supra*, le dénombrement de 1911 enregistre l'existence d'une structure fondamentale liée au maraîchage comprenant le chef d'exploitation en activité, son épouse, ses fils et filles auxquels s'adjoignent les alliés et les frères (ou sœurs ou oncles) célibataires, ainsi que les aïeux n'exerçant plus d'activité et surtout ayant abandonné à leurs enfants leurs droits sur la propriété foncière. Les épouses sont propriétaires des terres reçues en héritage de leurs propres parents (sous la réserve consécutive à l'application du Code civil que les maris les autorisent à prendre toute décision qu'elles jugeraient justifiée pour leur bien-fonds). Veuves, elles peuvent être chefs de famille et d'exploitation. « Maraîchères », elles travaillent sur l'exploitation. Dans ce cas, elles occupent le plus souvent une fonction essentielle (à la différence de la production) : celle d'écouler et de commercialiser la marchandise. Elles acheminent de nuit la « charge » au marché des Capucins, vendent les denrées, puis elles gèrent le revenu et la trésorerie ainsi obtenus. À côté, existe en 1914 une petite dizaine de grandes propriétés viticoles que possèdent le plus souvent des négociants. La plus importante est Berjal (château Lescombes).

L'importance de l'invalidité ou de la maladie dans les classes anciennes¹¹¹ doit être soulignée. De plus, durant les hostilités, un certain nombre de requis auxiliaires sont réformés (16). Ils peuvent être affectés à la Poudrerie Nationale de Saint-Médard-en-Jalles (25). Dans les quatre cohortes que forment les classes 1892 à 1917, on notera le sort de Labeyrie qui se suicide par pendaison¹¹². Trois soldats sont portés déserteurs, ne serait-ce que pour une brève période : Penen, Capeyron et Doumenc (Fernand, Guillaume, né le 3 mai 1895 à Eysines) qui est déclaré déserteur le 23 septembre 1917 mais qui, rayé des contrôles de la désertion le 4 octobre suivant, n'en sera pas moins condamné le 24 novembre à un an de prison. *Last but not least*, un soldat homonyme, Jean-Louis Doumenc, résidant à Eysines, a eu un destin singulier que retrace la fiche militaire :

Un individu, artiste lyrique, qui, avant la guerre, a enlevé la femme d'un nommé Truchard, André, marin, cl. 1909, n° 1545 du recrutement de Bourges, s'est engagé à Paris le 7 octobre 1914 sous le nom de Truchard et a été inscrit sous le n° 989 à la liste M^{te} du premier bureau de recrutement de la Seine. Engagé au 144^{ème} R.I., passé au 34^{ème} R.I., puis au 91^{ème} R.I., cet homme a été tué à l'ennemi le 6 avril 1915. Lors de la notification du décès, cette usurpation d'état-civil a été constatée, des recherches faites desquelles il résulte que l'individu engagé et tué sous le nom de Truchard était un nommé Doumenc Louis, né le 23 mars 1889 à Bordeaux de feu Jean et de Cécile Lajaunie, insoumis de la classe 1909 du recrutement de Bordeaux. Rayé de l'insoumission le 7 avril 1926, signalé le dit jour comme étant « Mort pour la France » le 4 avril 1915 à la bataille de Merzeray.

Un point de vue sur la guerre

Comment JGL juge-t-il la vie militaire, telle qu'il la découvre en 1914 ? Pour ce qui est de l'hygiène, il signale à ses parents, sur le mode de l'humour, les puces, poux, punaises et cafards qui infestent le couchage sommaire et les puissants remugles qu'exhale le dortoir : « surtout quand l'on respire un peu le jus de chaussettes (qui) se sent de loin le matin »¹¹³. Il existe cependant une notation (mais une seule) de nature à conforter l'hypothèse d'une division par classes fortement présente au sein de l'armée de 1914 et dont les marqueurs ont été étudiés pour les intellectuels et écrivains. JGL rapporte que les appelés de sa chambrée se moquent des jeunes bourgeois. Par ailleurs, il se plaint des conflits mineurs mais incessants qui éclatent à tout bout de champ au sein de cette communauté forcée : « Toujours l'on se fâche et toujours l'on est d'accord ! »¹¹⁴ Ayant du mal à supporter le bruit dû à la cohabitation avec des voisins qui passent leur temps

¹¹¹ Amenant à une décision de réforme pendant la guerre.

¹¹² Jean Maxime Labeyrie, né le 19 octobre 1893 au Taillan (Gironde), fils de Pierre et de Marie Feydieu, habitant à Eysines, rattaché au 24^{ème} R.A., meurt par pendaison le 11 mai 1915 dans le parc Charruyer à La Rochelle.

¹¹³ Lettres du 5 et du 11 septembre 1914 (non reproduites). Voir N. Mariot, *op. cit.*, p. 210-211.

¹¹⁴ 21 septembre 1914 (non reproduite).

à plaisanter, se quereller, crier, JGL raconte, dès les premières semaines, qu'il recherche la promenade solitaire, à Brive, le long de la rivière. Plus tard, il goûte la « chouette »¹¹⁵ chambre qu'il s'est débrouillé à s'attribuer et les draps blancs de son petit lit, façon d'avouer à quel point il supporte mal la promiscuité de tous les instants qui lui est imposée. De même, bien des mois plus tard, appréciera-t-il l'alcôve individuelle aménagée dans la *creute*¹¹⁶. Mais on ne trouve pas trace du moindre mépris pour ses camarades. JGL ne semble pas établir de hiérarchie entre ses compagnons de brigade. Lui aussi est adepte des soirées de chants, des parties de polochons ou de cartes (manille) dont N. Mariot affirme qu'elles caractérisent les habitudes de vie populaires des soldats.

À noter, outre son goût pour l'opéra, sa pratique de la lecture : « comme aujourd'hui, par exemple, » confesse-t-il, « je suis resté toute la journée à lire »¹¹⁷ ; ou encore : « en ce moment, je suis de service au central. Aussi, j'en profite pour faire mes écritures et bouquiner »¹¹⁸. Il revient à plusieurs reprises sur ce sujet et assure lire sur son lit, ou, quand elle existe, dans la salle de lecture où il trouve des journaux et, plus tard, dans le Foyer du soldat ou le YMCA américain. Il demande à sa famille de ne pas lui envoyer les journaux parce qu'il consulte ceux du jour sur place. Lit-il des romans, d'autres sortes d'ouvrages ? Nous ne le savons pas et il ne semble pas qu'il ait jamais demandé ou reçu de colis de livres, alors qu'il indique acquérir et lire des cartes du front en décembre 1917. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il rime lui-même des vers de mirliton : ainsi, lors de son passage à Brive. En 1917, il sélectionne des poèmes pour les conserver dans son carnet et les relire, comme on l'a vu.

Quant à son grade au sein de l'armée, il choisit à deux reprises au moins de rester à la place qui lui a été assignée, comme paysan et donc comme fantassin : soldat du rang. En 1914, il refuse de suivre le cours qui lui permettrait de devenir sous-officier (quitte à le regretter un instant) et renouvelle ce refus en décembre 1915. Par inacceptation, il sera simple soldat. Tout compte fait, le comportement de JGL nous semble celui de quelqu'un qui, selon le cas, « choisit » à son gré des conduites diverses. Par certains traits, il côtoie les plus dotés en capital, y compris culturel, tandis que par d'autres, il se rattache à un état populaire bien affirmé. Sa navigation, il la veut personnelle : il aime la solitude, rimaille et lit mais, aussi bien, joue aux cartes, mange et boit à l'excès en compagnie.

Le 3 août 1914, JGL rejoint son régiment, le 126^{ème} de ligne à Bordeaux, avant de gagner Brive les 3 et 4 septembre. Il y fait ses classes et voit à la mi-novembre une grande partie de ses camarades partir au front tandis qu'il attend son tour. Dans la lettre du 15, son sac bouclé, il s'incline devant la nécessité : « quant à moi, je suis prêt à partir ». On pressent une résolution sur le mode : « puisqu'il faut y

¹¹⁵ Lettre du 25 novembre 1914 (non reproduite). N. Mariot, *op. cit.*, p. 208-210.

¹¹⁶ 30 septembre 1917.

¹¹⁷ 6 décembre 1916.

¹¹⁸ 26 janvier 1918.

aller, autant y aller », sans adhésion cocardière. Il témoigne ainsi qu'il obtempère à ce qu'il est impossible d'éviter, ce qu'il dénommera, le 25 septembre 1917, son « impuissance ». Par cette formule – « je suis prêt » –, il répond à la lettre de son père en date du 1^{er} novembre. Contraint et forcé, il s'apprête à « faire son devoir ». L'acte, pour décidé et grave qu'il soit, n'en constitue pas moins, surtout, un geste d'appartenance à la famille, avec sa morale et ses engagements civiques, ainsi qu'à la *civitas* formée par les jeunes du village avec leurs valeurs partagées, auxquels s'ajoutent les amis de la caserne. Sa sœur, Irène, n'a pas manqué d'avertir son frère : « les voisins sont bien contents qu'il (JGL) soit parti loin », écrit-elle, le 5 décembre 1915, quand son cadet quitte Eysines. Comment définir ce « devoir » ? Poursuivre l'engagement combattant de la République en libérant les territoires envahis ? Peut-être s'agit-il aussi de s'opposer par l'éthique à l'anti-morale, celle des crimes de guerre commis au début des hostilités et largement diffusés par la presse¹¹⁹. Notons qu'à cette date, bien tardive puisque JGL est sous les drapeaux depuis plus de trois mois et que Maxime est mort, on ne note pas, chez lui, de haine d'un Allemand essentialisé. Pas d'exaltation patriotique nationaliste enflammée ; aucun bellicisme. Le terme de « France » est absent des lettres. Une fois seulement, fin 1914, note-t-il « ou à Berlin » : encore n'est-ce peut-être qu'une raillerie. Cette approche semble avoir été partagée par les parents et le reste des amis au bourg. Les seuls propos qui s'écartent légèrement de cette norme de comportement émanent de René Pineau et de Louis Patou¹²⁰. Ils sont prêtés en 1918 au père Ambach que JGL surnomme « Clemenceau » pour se moquer de lui.

Cette attitude se modifie au cours de l'année 1915, et on ne peut douter que la mort de son ami le plus proche, Amédée Guérin, après celle de Maxime, soit à l'origine de ce changement. De plus, les lettres reçues pendant les six premiers mois de son séjour à Eysines en 1915, suite à sa blessure accidentelle à Brive, recommandent toutes à JGL de se tenir le plus longtemps possible le plus loin du front¹²¹. Peu avant la guerre, à Bordeaux, lors d'une réunion du Parti radical, le 24 juin 1913, à laquelle assistaient quatre-vingt personnes, Iriquin, président de la Fédération de la Gironde et maire de Talence, faisant allusion aux mesures d'ordre prises à l'occasion du meeting anti-militariste qui avait lieu en même temps dans

¹¹⁹ Voir *Qui a voulu la guerre ?* d'E. Durkheim, en collaboration avec E. Dupuis, A. Colin, 1914 ; *La mentalité allemande et la guerre*, A. Colin, 1915 – article « L'Allemagne au-dessus de tout ».

¹²⁰ Lettre du 21 février 1915 de R. Pineau : « bandits de boches ». Lettre du 28 septembre 1916 de L. Patou : « Et si seulement ça continue à barder, on finira bien par avoir raison de ces maudits boches » (non reproduites).

¹²¹ Faut-il comprendre cette unanimité comme l'empreinte laissée dans l'opinion radicale populaire par les incidents de 1905-1907 ? En 1906, Gustave Hervé, antimilitariste et antipatriotique, fondait *La Guerre sociale* et recevait le soutien de la fédération socialiste de l'Yonne ; Vaillant défendait l'idée qu'une grève générale des réservistes était envisageable en fonction des circonstances de la déclaration d'une guerre éventuelle. À l'opposé, Clemenceau attaquait Jaurès dont il blâmait, le 17 mai 1906, la retenue (articles « Le silence de M. Jaurès » ; « M. Jaurès à Berlin »). En novembre 1907, Brest connaissait une vive agitation due à la peine disciplinaire dont avait été frappé le syndicaliste V. Pengam, qui avait prononcé un discours antimilitariste.

la ville, protestait en parlant d'« attentats contre la liberté d'opinion consommés aujourd'hui, après 43 ans de République, par les pouvoirs publics »¹²². J.-J. Becker relève que l'attitude antimilitariste n'est pas seulement le fait des organisations ou journaux syndicaux (pourfendeurs de l'armée comme institution, avec ses officiers et sa hiérarchie) mais qu'elle est très vive dans les milieux populaires où « il fallait peu de choses, un incident mineur, quelques libations pour que s'expriment des sentiments peu amènes envers l'institution militaire, et notamment envers les officiers »¹²³. Plus loin, il s'interroge sur le patriotisme du parti socialiste, pointe l'avancée de « l'antimilitarisme d'une partie considérable de la gauche républicaine bourgeoise en général ». L'armée y serait visée comme institution, et dénoncée comme « foyer de cléricisme et de monarchisme », comme « école d'inhumanité » par les presses radicale et socialiste¹²⁴. Comme le met en évidence J.-J. Becker, c'est une conduite non pas anti-patriotique, mais anti-militariste. On en trouve encore une trace, le 16 septembre 1917, dans le compliment de JGL touchant un parent, jeune soldat de la classe 1918 : « je vois que, lui aussi, il ne fera pas un fayot », d'autant que le cahier de chansons d'Irène, la sœur de JGL, tenu à la même époque, note seulement quatre chants à tonalité patriotique : « Chansons d'Alsace », « La marche Lorraine », « Le Rhin allemand » et surtout « Aux morts pour la Patrie » avec, pour mémoire, « La Française » de C. Saint-Saëns, texte imprimé – une prime du *Petit Parisien*.

Fin 14, par maladresse, JGL s'était blessé au genou avec le cadre métallique de son lit de caserne. La blessure s'étant infectée, il est hospitalisé, opéré. Il ne guérit pas et gardera, sa vie durant, une nette boiterie pour laquelle il touchera une pension d'invalidité¹²⁵. Il n'empêche qu'ayant été déclaré « bon » pour la guerre le 15 novembre 1915, il croit partir pour l'armée d'Orient – ce qui le réjouit fort, tandis qu'il séjourne un mois à la Seyne-sur-Mer, du 29 novembre au 30 décembre 1915. À son retour à l'armée (entre septembre et novembre), il s'était rendu compte qu'il était le seul de son groupe à ne pas avoir été au front et qu'il lui fallait, absolue nécessité sociale, y faire au moins un bref passage d'autant que pour Eysines l'année 1915, avec ses vingt-cinq tués, est la plus meurtrière de la guerre. Il échafaude fin 1915 un plan qui devait lui permettre de faire une apparition au front avant de manœuvrer habilement et de s'en faire rappeler pour raisons médicales : dents cariées ou genou atteint d'hydarthrose. Le scénario, conçu à la Seyne-sur-Mer, est annulé par l'envoi au front. Le stratagème indique néanmoins, nous semble-t-il,

¹²² A.D. Gironde, Dossier 1 M 545. Sur cette question, voir R. Ducoulombier, « La "Sociale" sous l'uniforme : obéissance et résistance à l'obéissance dans les rangs du socialisme et du syndicalisme français, 1914-1916 », in A. Loez et N. Mariot, *Obéir/Désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, La Découverte, 2008, p. 266-279 ; C. Rouvière, *Journal de guerre d'un combattant pacifiste*, Biarritz, Atlantica, 2007 ; P. Roy, *Pierre Brizon, pacifiste, député socialiste de l'Allier, pèlerin de Kienthal*, Nonette, éditions Créer, 2004.

¹²³ J.-J. Becker, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 97.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 104.

¹²⁵ Arrêté interministériel 31 juillet 1963.

l'espoir qui le mouvait de pouvoir – à sa façon, en utilisant les ressources de la ruse et son intelligence – tirer son épingle du jeu. Ce projet attire notre attention sur les contradictions entre les règles qui le contraignent : d'un côté, l'obligation militaire ; de l'autre, l'injonction familiale de ne pas se faire tuer, de revenir vivant. D'un côté, la norme sociale de comportement qui veut que tout homme valide soit passé aux tranchées à cette date ; de l'autre, le penchant anti-militariste et le souvenir du pacifisme de gauche prôné avant la déclaration de guerre. La période de décembre 1915 est particulièrement intéressante puisque JGL est conscient qu'il dispose de quelques jours durant lesquels prendre une décision qui engage son destin, comme il dit, mais sans pouvoir prévoir véritablement l'avenir. C'est qu'il est placé dans une situation de grande incertitude et sait qu'il dispose d'une certaine quantité, mais d'une quantité limitée d'informations lui permettant d'agir à son profit¹²⁶. Il ne joue pas alors son va-tout (il ne sait pas que c'est un va-tout) parce qu'il est trop honnête encore et recule devant la manœuvre proposée par le prothésiste. Il hésite à perdre ses compagnons, craint de tomber sur pire qu'eux et ne sait trop s'il peut faire confiance au praticien. De plus, son père ne veut pas le voir s'éloigner hors de France et la famille recule sans doute devant la dépense médicale. Peut-être s'illusionne-t-il sur la valeur des arguments de morbidité avancés (le mauvais état dentaire et l'hydarthrose qui eussent pu paraître dérisoires aux officiers de Salonique). En choisissant de ne pas se faire soigner par le dentiste de Toulon, Jean Gaston Lalumière a décidé de son avenir. Il a joué ; dans le train, le 1^{er} janvier 1916, il a pu penser avoir tiré la mauvaise carte.

En fait il rejoint, le 31 décembre, le front occidental : fin du rêve. Les lettres de cette même année laissent transparaître un état d'esprit qui semble avoir été partagé : une présence à l'économie ; un engagement, certes (la pression du voisinage eysinois est là pour en faire sentir l'obligation), mais au moindre risque¹²⁷.

Au cours de l'année 1916, JGL est dirigé vers Marcelclave et la Somme à la fin du premier trimestre. Le 24 mars, il connaît le baptême du feu au « petit poste », c'est-à-dire dans une guérite de surveillance, installée en avant des lignes, au plus près de la tranchée ennemie. Jusqu'en juin, il fait le cantonnier en préparant la nuit le terrain pour la gigantesque bataille de l'été. Le 1^{er} juillet, il est en première ligne pour ce qu'il appelle « la grande attaque ». Il écrit aussitôt après une lettre exaltée où il rapporte la percée de son groupe sur Dompierre, Flaucourt et Becquincourt, du 1^{er} au 4 juillet. Il ignore alors le désastre anglais. C'est le premier des deux renversements de cette année-là car il déchanté immédiatement et traverse la

¹²⁶ Voir sur ce point l'approche de G. Levi, in *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Gallimard, 1985, p. 71-72.

¹²⁷ Ce qu'énonce clairement son père Gustave dans ses lettres. Les envois du 12 février et du 5 décembre 1915 font nettement allusion au renforcement de la surveillance et du contrôle social exercés à cette date. Voir A. Loez, *op. cit.*, p. 51 et J.-J. Becker, *1914 Comment les Français sont entrés dans la guerre, op. cit.*, p. 97 *sqq* sur le déséquilibre des peines encourues par les nationalistes et les pacifistes.

« désillusion », celle-là même qu'il prédira aux conscrits de la classe 1919, le 15 avril 1918 : « et ces jeunes conscrits, ils ont l'air d'être tout neufs. Aussi, quelle désillusion sous peu ! » Au moment de participer à l'attaque de Barleux, du 25 au 31 juillet, il écrit une lettre¹²⁸ « découragée » à son père qu'il affole et bouleverse. Il est probable qu'il a eu connaissance des mouvements de révolte qui ont touché le 1^{er} Corps colonial, dus en partie aux ordres et contrordres donnés les 1^{er} et 2 juillet aux soldats attaquant aux côtés de JGL, et étudiés par A. Bach¹²⁹. Il confie à ses parents avoir été obligé d'assister, par deux fois, à des séances de dégradation militaire : la première fois, le 21 août, et la seconde, le 13 novembre 1916, sans toucher mot des condamnations à mort prononcées par le conseil de guerre de septembre. C'est qu'il voit l'échec de l'entreprise et trop d'horreur après avoir cru percer le front et gagner la guerre, comme un jeune héros. Par la suite, il cherche à localiser ses amis eysinçais, à savoir comment ils traversent l'épreuve. Quand il apprend la mort de Louis Bianic (dit « le Breton ») le 22 mai 1916, puis le 10 octobre, celle du Pachet, c'est-à-dire de Gaston Maire, second de ses amis intimes à mourir après Paul Amédée Guérin, il maudit la guerre¹³⁰, tournant capital dans l'élaboration de sa pensée du conflit : cette guerre, c'est donc d'abord *la mort des autres*¹³¹, des autres proches, familiaux et amicaux, puis au fil des quatre années, de tous les autres.

Durant les mois qui suivent, il s'enfonce dans un morne accablement, le repli sur soi, le mutisme – du moins est-ce l'impression que donnent ses lettres. Le 25 décembre, alors qu'il est devenu agent de liaison, il est blessé devant Andéchy, à Erches, par éclat d'obus à l'épaule gauche. Il doit insister pour que le chirurgien décide de faire l'extraction, deux mois plus tard, le 14 février 1917. Il n'aura pas de médaille militaire, les officiers supérieurs estimant, contre l'avis de son colonel et du capitaine Pénigault, qu'il n'est pas assez grièvement blessé. Il sera finalement cité à l'ordre du régiment, mais en 1919 :

Blessé le 25 décembre 1916, alors que sous un bombardement particulièrement violent, il portait un ordre à son Commandant de Compagnie, a poursuivi sa mission jusqu'au bout. Dans cette circonstance, a donné à tous un bel exemple de devoir et de courage¹³².

JGL tenait à cette citation parce qu'elle était, disait-il, à l'initiative de ses officiers proches, loin du commandement général à propos duquel il n'a jamais manifesté que défiance et rejet¹³³. Conséquences de cette blessure, il est trois fois perdant : il est privé un peu plus de son intégrité physique ; on lui retire le « métier » d'agent

¹²⁸ Lettre perdue. Gustave l'a vraisemblablement fait suivre à Maurice, comme les uns et les autres avaient l'habitude de faire.

¹²⁹ A. Bach, *Justice militaire 1915-16*, Vendémiaire, 2013, p. 441-482.

¹³⁰ 4 novembre 1916.

¹³¹ P. Ariès, *L'Homme devant la mort*, Le Seuil, 1977.

¹³² 29 avril 1919.

¹³³ Selon le témoignage oral de son épouse.

de liaison qu'il appréciait ; il voit disparaître la perspective d'une permission proche. L'apparition d'un désenchantement qu'il tourne en sarcasme se devine entre les lignes à compter de cette date. Il essaie de tenir le coup en s'aidant du premier carnet. Et puis, le 20 mars 1917, commence la bataille du Chemin des Dames. JGL suit les Allemands, lors de leur retrait sur la ligne Hindenburg, et est le témoin de leurs crimes. Il appelle à la vengeance, premier (et peut-être seul) vrai cri de colère ou de haine qu'il ait lancé depuis le début de la correspondance contre eux. En première ligne du 16 avril au 4 mai 1917, il se bat d'abord à l'Ailette (16 et 17 avril), puis au Mont-des-Singes (du 5 au 12 mai). L'atonie des missives attire notre attention. De lettres laconiques sourd la certitude qu'il n'en a plus pour longtemps¹³⁴, tandis que le carnet enregistre l'expérience de la terreur : à cette date, sa guerre est devenue *la mort de soi*¹³⁵. Lors de l'entrée en Alsace le 17 avril, JGL fait de plus l'expérience de l'absurdité de son engagement.

Survient un bonheur qu'il n'attendait pas ou plus : le 4 mai, il est appelé au P.C. du capitaine comme téléphoniste et fait désormais partie de la C.H.R. (Compagnie Hors Rang). Sans doute éprouvé, il ne peut faire mieux que savourer un certain bien-être :

Ici, c'est la bonne vie. En ce moment, je suis de faction au téléphone. Aussi, j'en profite pour vous écrire. Voici mon installation : une table, l'appareil dessus une chaise, de quoi écrire ; et une chambre à l'abri du mauvais temps et tranquille comme Baptiste. Aussi, je me laisse vivre. Quelle différence avec le truc d'une Compagnie¹³⁶ !

Comme les autres membres des C.H.R.¹³⁷, il ne prend pas part aux mutineries de cette année 1917, quoique R. Gamel¹³⁸ signale l'existence de mouvements de révolte dans le régiment. Il est à la fois en colère et amer de l'accueil alsacien :

Comme département, nous nous trouvons en Alsace, pays conquis. Mais vous savez, c'est loin d'être ce que l'on dit : l'accueil est bien froid. C'est tout

¹³⁴ Horizon d'attente qu'essaie de reconstituer A. Loez dans son article « Si loin, si proche du 16 avril : les mutineries de 1917 » in N. Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, De l'événement à la mémoire*, Perrin, 2012 [Stock, 2004], p. 77-78.

¹³⁵ Voir A. Loez, « Le bruit de la bataille. Le paysage sensible du combattant sur le Chemin des Dames », in N. Offenstadt (dir.), *ibid.*, p. 295-314.

¹³⁶ 19 mai 1917.

¹³⁷ Voir A. Loez, *Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Gallimard, 2010, p. 298 : « les positions les plus basses de la hiérarchie sociale sont sous-représentées parmi les mutins, tandis que les plus hautes – en gardant à l'esprit que les véritables élites sont absentes de la troupe – sont surreprésentées. C'est d'autant plus frappant que ces hommes mieux éduqués que la moyenne parviennent, en général, à échapper aux affectations combattantes. Leurs compétences sont souvent mises à profit afin d'assurer la dimension bureaucratique de la guerre dans les différentes unités, avant tout dans la « Compagnie Hors Rang » (CHR), qui se tient à l'écart des mutineries. Ces non-combattants ne passent pas à la désobéissance : ils n'ont rien à gagner à l'action collective. Celle-ci tend à impliquer les soldats les plus instruits et les moins dominés, parmi ceux qui sont le plus exposés ».

¹³⁸ R. Gamel, *Impressions de guerre 1914-1918 Carnet de guerre de Roger Gamel, poilu aveyronnais*, s.d., s.l., p. 49 (mais en date du 22 juillet – soit tardivement).

des boches. Aussi, je ne vois pas que l'on se fasse tuer pour des types qui ne demandent qu'à rester ce qui sont. Il faut y passer un peu pour le voir¹³⁹.

Dans son nouvel emploi, il assiste à un incident où se révèle l'usure des hommes, à moins que ce ne soit leur refus de continuer. La troupe doit partir au repos dans la nuit. Le sait-elle ? Croit-elle repartir en première ligne ? En tout cas, les trois quarts des soldats, ivres-morts, ne peuvent monter dans le train¹⁴⁰. Les carnets d'un autre téléphoniste, Marc Delfaud, rapportent un incident similaire le 24 juin¹⁴¹. JGL présente l'événement à ses parents de façon à ce que la conduite des camarades soit excusée, comprise et considérée avec indulgence. Quinze jours plus tard, quand il apprend dès le 2 juin¹⁴² qu'à la Poudrerie de Saint-Médard-en-Jalles, les six cents ouvrières se mettent en grève, rejettent le représentant syndical officiel¹⁴³, désignent leurs déléguées, réclament une augmentation de salaire et un paiement égal à celui d'un homme pour une tâche d'homme et demandent à discuter directement avec le ministre, il exprime à leur propos une certaine admiration, même si on peut la juger ambivalente¹⁴⁴ : en somme, sa sympathie va aux soldats fourbus et aux ouvrières en lutte, et c'est par ce biais qu'il émerge de la survie accablée, sans espoir d'avenir, que laissent pressentir les lettres d'avril 1917.

À compter de l'été 17, alternent ainsi dans les missives des phases d'enjouement forcé et des phases de « cafard » durant lesquelles il implore sa mère de lui écrire des blagues et quémante auprès de sa sœur des histoires à faire rire, particulièrement au retour de la visite au cimetière de Glennes :

Si tu n'avais rien à faire, je te demanderais bien de me raconter le rire qu'il y a au May-du-Merle, ainsi qu'à Eysines. Mais c'est peine perdue. Ça fait rien¹⁴⁵.

Le terme de « cafard », absent des lettres de JGL en 1914-15 et d'emploi très rare chez lui en 1916, apparaît treize fois entre le 24 juin et le 31 décembre (il

¹³⁹ 17 avril 1917.

¹⁴⁰ 15 mai 1917.

¹⁴¹ M. Delfaud, *Carnets...*, *op. cit.*, p. 519. L'agitation s'éteint parce qu'on enferme les soldats dans des sortes de camp, à l'intérieur des gares, et que l'on améliore un peu les conditions d'accueil des permissionnaires en transit. Voir E. Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Belin, 2013.

¹⁴² 2 et 29 juin 1917.

¹⁴³ Antonin Larroque, qui n'en rétablira pas moins sa situation de syndicaliste en 1918 et sera candidat SFIO aux élections cantonales régulièrement. Candidat malheureux à la députation en 1934 au profit de G. Miqueau, le neveu du maire d'Eysines, Aladin, il est élu maire de Saint-Médard-en-Jalles de 1925 à 1941, puis de nouveau en octobre 1944, conseiller général, le 30 septembre 1945. Il décède en octobre 1946.

¹⁴⁴ 29 juin 1917 : « et ce Saint-Médard, il paraît donc qu'il y a du beau. Je me représente ça d'ici. Il devait y avoir le rire, surtout avec toutes ces *fumelles*. Elles sont vraiment le diable en personne lorsqu'elles s'y mettent ! » Le terme gascon *fumelle*, certes familier, n'a pas le sens péjoratif qu'aurait celui de « femelle » en français. Voir également A. Loez, *op. cit.*, p. 245 et 247, écho des mutineries patent dans les actes d'indiscipline relevés dans les gares de Bordeaux, Libourne, Coutras. Voir P.-G. Barreyre, *op. cit.*, p. 95 et carnet de M. Delfaud.

¹⁴⁵ 14 octobre 1917.

apparaîtra vingt-cinq fois en 1918). Il renvoie à l'angoisse concernant le sort de son frère au combat quand il attend la lettre qui assurera de sa survie, à l'ennui et encore aux moments de dépression¹⁴⁶. Lors de la bataille du Mont-des-Singes, JGL cesse de comprendre le cours politique de la guerre. Il demande à son père de l'éclairer. Il est dans le brouillard, sans intelligence des événements¹⁴⁷.

Après trois semaines de repos en Haute-Saône durant lesquels il essaie, selon son expression, « de se reconnaître », le régiment remonte en Haute-Alsace et se retrouve sur une ligne de front sans cesse perdue, regagnée, reperdue depuis 1914, défendue par d'impressionnants bunkers¹⁴⁸, comme si ce régiment, que R. Gamel désigne comme une unité d'élite qui n'avait jamais le droit de souffler, ne devait pas connaître un secteur calme du front. JGL ne connaîtra pas le combat de Dockenbergl qui se prépare alors : il est déjà revenu dans l'Aisne pour la fin de la bataille du Chemin des Dames. En cet automne, les tranchées ne sont que des canaux de boue dans lesquels les hommes s'enfoncent jusqu'à la poitrine. L'usure due à une trop longue présence au feu fait son œuvre. Cette guerre « de sept ans » ou encore de « cent ans », il souffre de l'endurer chaque jour comme une interminable extermination d'hommes : « quand il n'y en a plus, il y en a encore », s'exclame-t-il¹⁴⁹.

L'humanité perdue

Mort des autres, mort de soi, l'expérience de la guerre et la pensée qu'il en mûrit peuvent paraître avoir atteint leur terme. C'est oublier que ces deux versants de la mort préparent un autre et nouvel anéantissement. Non seulement les modes et les conditions du trépas sont inhumains, mais les intervalles dits de « repos » entre les combats comme les façons de la quotidienneté soldatesque lui sont devenus intolérables. JGL dit alors ne plus supporter de toujours mener « la même vie bestiale », vie et carnage de « sauvages »¹⁵⁰. Il se sait en voie de déshumanisation quand il n'existe que peu ou pas de recours contre cette destructuration, sinon en levant le silence, en s'en ouvrant à sa famille, ce qui revient à prendre de la distance, à formuler un refus conscient. Il s'agit là d'une notable rupture d'avec le silence observé jusqu'alors. L'état dernier de la ruine des hommes et de leur annihilation est conçu et formulé à plusieurs reprises par JGL comme une question morale

¹⁴⁶ Hervé Guillemain et Stéphane Tison, *Du front à l'asile 1914-1918*, Alma Éditeur, 2013, p. 70-83.

¹⁴⁷ 1^{er} mai 1917.

¹⁴⁸ En novembre 1917, la batterie utilisée par le *Fusartillerie Bataillon* 68 prendra pour cible les positions françaises de Schoenholz et du Lerchenholz, ainsi que les positions du Dockenbergl à l'ouest de Carpasch. 2 000 obus tirés dont 400 à gaz. Source : site Le Heulenwald.

¹⁴⁹ 24 avril 1917.

¹⁵⁰ Les soldats (français comme allemands) sont comme des « sauvages » dans les combats réels ou d'entraînement (lettres du 4 octobre 1914 et du 20 mars 1917), comme ils le sont dans les gares, où ils transitent lors des permissions (lettre du 4 novembre 1916). Ils sont des « bêtes » (le 21 septembre 1914, 21 février 1915), des « bêtes sauvages » (7 juillet 1916), « pires que des bêtes » (10 mars 1918).

ou philosophique, mûrie depuis la connaissance de la férocité des combats de la Somme, en juillet 1916. Le thème de la perte de toute humanité qui avait fait son apparition avec la lettre du 7 juillet 1916 : « je me demande depuis quelque temps où est passée l'humanité » (écrit immédiatement après la « grande attaque » de la Somme), est repris le 25 septembre 1917 : « où est donc passée l'humanité ? » et, enfin, lors des vœux pour 1918 : « année qui, j'ose l'espérer, nous donnera la fin de tous ces carnages, et enfin le respect de l'humanité ».

En proie à cette dévastation, il semble être devenu indifférent à sa propre mort. Il se concentre sur sa famille et veut aider à la sauvegarde des siens comme si, en les sauvant, il se réparait lui-même et stoppait sa dégradation. Quand c'est, là encore, l'échec (pas de congé agricole pour faire les vendanges, pas de permission agricole, pas d'allocation militaire) après la maladie de sa mère, la révolte mûrit de sorte qu'à la fin de l'année 1917, il se pose comme un rebelle crachant colère et cafard, avec la rage d'avoir perdu toute liberté : « car moi, je m'en fous un peu, ici ou ailleurs, c'est toujours le même tabac. Ce qui m'intéresse, c'est la fin ; c'est sortir de là. Je n'ai pas de choix ». À ses yeux – et maintenant, il le dit clairement –, la guerre n'est que « carnage » (11 février 1917), tuerie, crime. Il la nomme par un tour méprisant : « toutes ces comédies », « ce bordel », « ce business ». En décembre 1917, il envisage la grève de l'impôt, comme un acte civique :

Maintenant, pour l'allocation, je trouve qu'ils y vont un peu fort et je ne vois pas pourquoi nous ne la toucherions pas, alors que nous sommes deux à nous faire casser la gueule. Il y aurait de quoi écrire au ministère de la guerre et leur demander qu'il en renvoie un de nous deux pour vous autres. Ou bien alors, qu'il consente à payer ce qui nous revient. Pas assez de nous faire buter, il faut aussi que vous vous creviez pour nous maintenir en bonne forme. Non, mais des fois ! Il y a trois ans que nous sommes des imbéciles ! Eh bien ! je crois que cela a assez duré ! ce qui veut dire, d'insister jusqu'à la gauche et, s'ils ne veulent pas vous payer, en faire de même : laisser tomber les impôts, et tout le bordel. Il y en marre !¹⁵¹

Après l'acceptation de novembre 1914, le projet d'évitement de novembre 1915 suivi de l'excitation du 1^{er} juillet 1916, le retournement de ce même mois et la colère de la fin 1917, en une ultime mutation sa définition personnelle du conflit et le contenu qu'il lui en donne s'approfondissent. Ils ont bien changé : perte des valeurs morales inculquées, pessimisme, épuisement de sa conception de l'humanisme, cynisme. Par les temps qui courent, écrit-il à ses parents, il ne convient plus d'avoir d'orgueil¹⁵². Seul compte le fait de sauver sa peau. Il bivouaque dans une maison à peine abandonnée par ses habitants et la

¹⁵¹ 26 décembre 1917. La fureur naît du rejet institutionnel, celui de l'État, la demande d'allocation passant par les voies officielles. De même, JGL réclamait de connaître ses droits fixés par la loi quand le chirurgien refusait d'extraire l'éclat d'obus reçu.

¹⁵² 25 janvier 1918.

pille en toute bonne conscience¹⁵³. La mort, celle d'autrui et celle de soi, c'est maintenant la pulvérisation, en chacun des soldats, de la définition de l'homme communément reçue avant les événements.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'en 1918 il commente son quotidien : « toujours même vie ; toujours dans le crime » (15 juin 1918¹⁵⁴). Il attend six mois que l'attaque allemande tombe sur son secteur. C'est fait le 27 mai (et jusqu'au 3 juin) pour l'offensive allemande entre Soissons et Reims. Il y obtient, le 1^{er} juin, sa deuxième citation. C'est fait en juillet pour la seconde bataille de Reims. Du 20 au 28 juillet, c'est pour lui le bain de sang du bois de Vrigny : « depuis dix jours que je vivais parmi les morts »¹⁵⁵. Selon ses dires, il n'a jamais eu à prendre part à une action aussi terrible. Il y gagne une troisième citation – dont il refuse qu'elle soit publiée par *La Petite Gironde*¹⁵⁶. L'attente de la paix est interminable. Il enjoint à ses parents de suivre les consignes pacifistes de ne produire que le strict nécessaire, les deux parties devant arrêter les combats faute de ravitaillement et d'armes produits par l'arrière¹⁵⁷. Quand l'armistice survient, il ne se réjouit pas. Quelle victoire ? Seul commentaire, lapidaire et terrible : « j'ai réussi à sauver mes os »¹⁵⁸. JGL prévoit la continuation de l'enfermement militaire, sous prétexte d'occupation de l'Allemagne. Certes, sa curiosité est, comme en octobre 1914, toujours en éveil. Il décrit les réceptions fleuries, s'intéresse à la vigne sur les bords du Rhin et salue les avancées obtenues par les socialistes en faveur des poilus. Mais la démobilisation est longue à venir. Il ronge son frein. Sa rancune acerbe s'est renforcée et sa hargne ne désarme pas. On dirait même qu'elle s'accroît : « quand donc ces buveurs de sang en auront-ils assez ? Quel dommage de ne pouvoir les poisser ! »¹⁵⁹ Il n'en a pas l'occasion, d'ailleurs : la Phalange Électrique est menacée de punition entre le 27 et le 30 décembre 1918, soit que les téléphonistes se soient montrés impertinents envers leurs supérieurs, soit qu'ils se soient montrés trop proches de la population allemande, ces « bonnes gens », chez qui le réveillon devait se fêter. Signe que rien, décidément, ne change :

Moi, je voudrais la signature de la Paix pour savoir à quoi m'en tenir au juste pour ma classe. Vivement, parce que si le séjour se prolonge un peu trop, je crois que la caserne changerait en Maison d'Aliénés car il n'est pas

¹⁵³ 4 juillet 1918. Voir M. Bloch, *op. cit.*, p. 143 : « c'était une vie de brigands ».

¹⁵⁴ Non reproduite.

¹⁵⁵ 28 et 29 juillet 1918.

¹⁵⁶ La coupure de presse est néanmoins conservée.

¹⁵⁷ Voir lettre de H. Sénécouse, 1916, in S. Caucanas, R. Cazals, N. Offenstadt, *Paroles de paix en temps de guerre*, Toulouse, Privat, p. 129. J.-Y. Le Naour assure dans *1918*, Perrin, 2016, p. 82 : « l'idée que les pénuries amèneront la fin de la guerre est alors partagée par quelques pacifistes qui font de la propagande auprès des paysans pour qu'ils ne cultivent plus leurs terres » (sources indiquées : APP, B/A 1587 rapport du 28 janvier 1918 et AN F7 13376).

¹⁵⁸ 15 novembre 1918.

¹⁵⁹ 22 avril 1918.

rare de voir un mauvais sous-lieutenant faire faire demi-tour à un poilu qui a fait toute la campagne parce qu'il a oublié de le saluer¹⁶⁰.

La correspondance nous met en présence d'un parcours complexe aux amples oscillations. On a relevé la résolution prise en novembre 1914, avec la volonté de se comporter à hauteur de ses camarades et de Maxime, le cousin « mort au champ d'honneur » que suit, un an plus tard, le rêve de ruser avec l'armée et le conflit. Ensuite, JGL changera sept fois de détermination et de sentiment : exaltation (1^{er}-4 juillet), désillusion désespérée (fin juillet), malédiction de la guerre (novembre 1916), appel à la vengeance contre l'ennemi (mars 1917), morne abattement (avril-mai), révolte et fureur (décembre 1917), rancune et rage contenues tandis qu'il ronge son frein (en 1918). En 1917, s'il survit, il doute qu'il y ait encore une humanité et semble flottant, incertain, barricadé aussi dans son propre désastre. Comment se sauver, face à lui-même ?

Écrire : le secret

Pourquoi écrire tous les jours, parfois dans des conditions acrobatiques ? Tout d'abord, il faut le pouvoir. En 1918, JGL interrompt ses lettres pendant quelques jours et invoque comme excuse une phase de dépression :

Depuis quelques jours, je ne vous fais que de courtes lettres. Je ne sais quoi vous écrire, je ne sais pourquoi : un peu de cafard, sans doute. Aussi, ne m'en veuillez pas¹⁶¹.

Dissimulé sous divers prétextes ou mensonges tels que la non-réception du courrier du jour à cause du retard du vaguemestre, l'absence de lettres venant de la maison, la fatigue, la paresse ou encore les contraintes militaires du jour telles que marches, revues, exercices, installations ou déplacements, ce blocage est déjà à l'œuvre depuis 1916. JGL confesse avec une fausse légèreté, au détour d'une phrase, qu'il n'« était pas décidé à écrire » ou encore, *a contrario*, il explique assez lourdement que, pour cette fois, il n'y a pas de sa faute. Tout en faisant mine de parler de Maurice, JGL exprime enfin sans ambages ce qu'il en est, l'année suivante, le 18 septembre 1917. L'inhibition totale à écrire, c'est-à-dire, en réalité, à communiquer quoi que ce soit, est le signe autant que la conséquence de moments dépressifs. On peut envisager qu'il se soit agi d'un syndrome post-traumatique puisqu'il écrit, le 10 juin 1918, qu'il ne peut « se reconnaître » lors de sa permission. À la différence de son frère, écrit-il à ses parents, « il me faut du mouvement et du plaisir pour oublier des choses qui me rendraient trop obscur au milieu de vous ». Plus souvent, il parle de « cafard », « être cafardé », ou encore : « c'est morne ». Il s'en ouvre à ses parents par des

¹⁶⁰ 3 mars 1919. Agitation des soldats à cause de la lenteur du rapatriement allant jusqu'au refus de saluer, selon le commandant du 87^{ème} R.I. B. Cabanes, *La victoire endeuillée*, Points, p. 328-351, en particulier p. 335.

¹⁶¹ 12 janvier 1918.

biais détournés, s'inquiétant de son frère, ou encore, au retour de permission, leur affirmant qu'on risque d'avoir le cafard. Nous devons donner toute son importance à ce leitmotiv de la correspondance, qui court en sourdine mais se fait de plus en plus insistant et que confirme la multiplication du terme, à partir de 1917. La paralysie et le mutisme annihilent alors le puissant moteur de la survie qu'est l'adresse aux parents. JGL le répète à plusieurs reprises : écrire à ses parents est chez lui un besoin. Il préfère laisser ses camarades aller se promener pour rester seul¹⁶², demeurer au calme et tenir une conversation muette avec sa famille qu'il se représente mentalement, à la limite de l'hallucination ou de la vue à distance :

Mais enfin, en écrivant, je regarde ce papier, et, vous ayant dans ma pensée, je vous vois malgré l'espace, tels que vous êtes – ce qui me rend heureux et confiant¹⁶³.

Il appelle cette activité « babille »¹⁶⁴. Cette appétence est d'autant plus surprenante que, s'il est vrai qu'il soutient avec ses parents de longs et doux entretiens, c'est pour se taire. Dans bien des lettres, en effet, JGL renvoie la communication de la vérité sur ce qui lui est arrivé à la prochaine permission. Là, il parlera, il dira tout et ses parents le croiront « sur parole ». Ou bien, il délègue ce devoir aux amis en permission : Montambaux, Déjean. Parole vive en lieu et place du supplément de l'écriture ? Dès le 6 décembre 1914, puis encore le 13 décembre, il avait pris l'initiative d'un pacte du secret passé avec son frère : « ne parle de rien à la maison de l'épidémie » (de scarlatine qui sévit à Brive, au 144^{ème} RI).

Ou encore, au moment où il se blesse au genou :

J'ai écrit à la maison avec toutes les précautions voulues. Je ne crois pas que cela fasse quelque chose à Maman. En tout cas, écris, toi aussi, pour les consoler. C'est tout le temps des ennuis. Cela m'ennuyait de les avertir, mais je n'ai pu faire autrement, à cause des lettres¹⁶⁵.

Le pacte sera renouvelé avant la « grande attaque » :

[...] Tu ne dois pas ignorer qu'il s'y prépare quelque chose de terrible où je suis et que, d'ici quelques jours, nous allons nous mettre ça comme il faut. Comme toujours, je t'écrirai le plus souvent possible, mais ne t'étonne pas si tu restes quelquefois sans rien recevoir. Ne cause de rien à la maison. Ce n'est pas la peine¹⁶⁶.

¹⁶² 2 décembre 1917.

¹⁶³ Lettre s. d. (du 8 décembre 1917).

¹⁶⁴ Lettre (Dauzat).

¹⁶⁵ 18 décembre 1914.

¹⁶⁶ 24 juin 1916.

Les deux frères se conformeront sans faiblir à cette règle du secret pendant une bonne partie de la guerre. Cette camisole rigide annonce le silence du reste de la vie de JGL sur 14-18¹⁶⁷. Pour l'heure, les parents en seront réduits à lire les journaux, interroger les autres familles ou les permissionnaires qui, comme C. Grazia en 1914, se laissent aller à des indiscretions. Alors que Mélanie, sa mère, ne semble pas comprendre, ce jour-là, la portée de ce qu'on lui dit, les parents de JGL se rendent compte, la plupart du temps, que les lettres sont vides de contenu. Ainsi, dans l'envoi du 19 juin 1916, JGL reconnaît-il le fait : « Vous me dites que je ne vous donne plus de détails ». Le secret concerne les combats désignés par les périphrases : « Maurice s'est pris quelque chose ! » ; ou « on se remettait ça ». Il porte en dernier ressort, au-delà des conditions de vie, sur la mort des soldats comme, *a contrario*, quelques exceptions à la règle nous le laissent penser¹⁶⁸ : « quoique, tu sais, les cadavres, par ces chaleurs, ne sont pas pour te soutenir. Comme moi, tu as passé par là¹⁶⁹ ! » Ou encore, au même : « nous avons pris la première ligne. Pas longtemps, mais suffisamment pour qu'un camarade ait la tête éclatée par une balle explosive¹⁷⁰ ». Ou c'est « plus savourant [*sic*] qu'un champ de macchabées¹⁷¹ ». Parfois les tués sont désignés indirectement : « Alors, tu dois voir ce qui leur a été versé. Aussi les musiciens, ici, ont eu du travail pendant quelques jours et vont dans la plaine. Il doit toujours y avoir la jonchée¹⁷² ». Quand Dumanes est enseveli par une « marmite », il décompte le nombre des morts et des miraculés. En 1918, il donne le pourcentage de pertes du régiment décimé comme si la froide indication du nombre suffisait à faire comprendre l'horreur¹⁷³ :

Mais le plus terrible s'est produit 24 heures plus tard où le feu de 104 B^{ies} était concentré sur nous : soit environ 10 m carré par pièce ; comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai jamais vu un tir aussi terrible, et meurtrier. Dans 48 heures, 70 hom. pour % étaient hors de combat. Je crois que c'est un record.

Qu'en est-il maintenant de la violence mortelle infligée par JGL aux ennemis allemands ou autrichiens dont de nombreux historiens signalent la rareté dans les témoignages ? En août 1912, l'effroi avait gagné l'adolescent et l'avait poussé à fuir à toutes jambes, quand il avait vu les flots de sang crachés par un ami tuberculeux. Première mort civile qui trouve un écho dans quelques autres décès civils mentionnés et déplorés : la mort de Seconde Ferry, celle de Jeanne Gabarret, toutes deux en 1914. Quant au trépas des militaires ennemis, que de réserve ! Son enregistrement se limite à une seule évocation dans ses lettres à ses parents et à son

¹⁶⁷ Voir C. Trévisan, *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, PUF, 2001, p. 150-156.

¹⁶⁸ 29 juillet 1918.

¹⁶⁹ 21 juillet 1918.

¹⁷⁰ 23 juillet 1916.

¹⁷¹ 15 septembre 1916 (non reproduite).

¹⁷² 6 juin 1918.

¹⁷³ Lettres du 29 juillet 1918 à ses parents et à son frère.

frère du 4 juillet 1916 rendant compte de la grande attaque : « D'un seul bond, nous avons atteint les tranchées boches où nous avons engagé l'arme blanche. Mais cela a été de courte durée car les boches n'ont pas été longs à crier : "Camarades¹⁷⁴ !" ». À comparer avec les brèves du carnet : « avion descendu – boche – par Français ». Également : « départ par boyaux – cadavres »¹⁷⁵. Le reste de la correspondance substitue à ces traits encore trop crus les désignations par un nom de bataille : « La Pompelle », « le bois de Vriigny », etc. ou les dénominations plus générales de « crime », « carnage », « tuerie », et ne rapporte jamais le détail du meurtre personnel ni ne relate l'agonie d'un camarade. Tout compte fait, le secret dans cette correspondance, comme dans tant d'autres, portera bien en effet sur la relation ou la description de la mort des autres (Français, Allemands)¹⁷⁶. La sienne ? En négatif, on n'en devine la proximité que dans le soin qu'il met à rassurer. Elle affleure dans la lettre-testament qu'il envoie à son frère en 1916, avant la bataille.

La lourde contrainte due à l'impossibilité de transgresser l'interdiction de rendre présente cette mort-là dans la société du début du xx^e siècle, de lever le silence qui l'entoure parce qu'elle est inimaginable, impensable, combinant l'assassinat industriel de jeunes hommes avec les charges sanguinaires dont M. Dumanes refuse de parler¹⁷⁷, doit être distinguée des ordres reçus de la hiérarchie militaire : taire le lieu où l'on se trouve, et se taire totalement quelques jours avant une opération d'envergure¹⁷⁸. On doit la dissocier de l'alourdissement de la censure¹⁷⁹ en 1915 et 1916, encore qu'il soit peu sensible ici puisque, sur l'ensemble de la correspondance, deux envois qui portent en toutes lettres le nom du village où le rédacteur se trouve sont arrêtés, deux autres sont ouverts¹⁸⁰. Les ordres sont tournés par divers procédés recommandés en 1914 par son père : écriture du nom du village dans l'enveloppe ou au beau milieu d'un feuillet ; énigme proposée à la famille ; fausse description des ennemis qui auraient des faces de singe pour signifier qu'on combat au Mont-des-Singes, carte postale avec vue jointe à la lettre simultanément adressée à un tiers, etc. Il n'en demeure pas moins que l'interdit édicté par le commandement (et la discipline du secret observée par les deux frères) provoque la mise en route d'une seconde pratique d'écriture : celle du carnet tenu sur place, pendant une minute volée, à la va-vite, en style télégraphique. C'est là que JGL relève les actes tus aux parents comme autant

¹⁷⁴ 4 juillet 1916. Mais description d'agonie d'aviateurs.

¹⁷⁵ 5 mai 1917. Morts français ?

¹⁷⁶ Le chagrin est évoqué directement lors de l'annonce de la mort de G. Maire, octobre 1916. De même, l'émotion devant le nombre de morts eysinais n'est pas occultée.

¹⁷⁷ 4 juin 1915 (non reproduite).

¹⁷⁸ *Black-out* aisé à éventer puisque les permissions sont suspendues et que le courrier n'est plus acheminé.

¹⁷⁹ La surveillance des correspondances est conçue en janvier 1915, effectuée en juillet de la même année et s'appesantit dans le courant de 1916. Voir B. Cabanes, « Ce que dit le contrôle postal », dans C. Prochasson et A. Rasmussen, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, La Découverte, 2004, p. 55-75.

¹⁸⁰ 15 novembre 1916, 19 mars 1917, 19 et 25 avril 1918.

de transgressions. Par exemple : « mangé cheval »¹⁸¹. Mais ne nous trompons pas. Les notations restent elliptiques, rendant surprenante, par contraste, la multiplication des relevés des heures et des lieux, des stations immobiles et des déplacements, des durées, du passage de la soupe : en somme, ce que la peur de perdre tout repère spatio-temporel lui fait consigner de façon extrêmement précise, obsessionnellement. Sans doute prévient-il ainsi la désorientation qui le guette, l'égarément mortel. Simultanément, il consigne les dispositions du terrain comme celles de l'artillerie adverse et les protections la plupart du temps précaires (trous individuels). Fugacement, il traite de ses états physiques (trempé de pluie, glacé, caparaçonné de boue gelée) et, rapidement, de ses humeurs, émotions, sentiments : cafard, peur, horreur, terreur.

L'auto-sujétion du secret découle vraisemblablement de l'éducation paysanne inculquée, celle de la dureté au mal ; JGL ne cherche jamais à susciter l'empathie ou la commisération quand d'autres, les cousins ou les amis, « se plaignent », comme dit Gustave qui admire la retenue de Pierre Maurice :

[...] Mais ne voyant aucune chance que tu viennes, il est parti et toujours avec courage. Je ne sais s'il a fait avec les gens du dehors comme avec nous, mais nous ne lui avons pas entendu une plainte – comme nous en entendons beaucoup, surtout vos deux cousins, René et Gaston. Et pourtant, d'après ce qu'il nous a raconté, lui aussi est en première ligne, tout à fait aux avant-postes. Et, la nuit, monter la faction hors des tranchées... Son moral est toujours le même. Il n'a pas changé. Aussi, il est parti comme lorsqu'il faisait son service actif. Cela nous console beaucoup de voir qu'il n'a pas de peine ou, du moins, il sait nous faire voir qu'il n'en a pas.

De plus, JGL ne veut pas infliger à ses parents la violence de guerre, subie par lui comme par ricochet. Peut-être pense-t-il qu'en parlant, on blesse son interlocuteur. On grossit l'événement, on fait exister ce dont on traite et qui n'aurait pas dû être. Enfin, il n'est pas impossible de penser qu'une honte peut saisir JGL à faire état de l'abjection dans laquelle il est plongé et de ce non-humain à quoi il est réduit, tandis qu'écrivant des lettres structurées, il leur signifie qu'il est mentalement préservé.

La loi du secret vaut aussi entre copains de guerre : ainsi Fred Déjean écrit-il à JGL pendant sa permission pour lui rappeler de ne pas gaffer en parlant à sa fiancée de ses écarts. Mais des écrits, on glisse aux actes quand le système le plus sophistiqué du silence est mis en place à l'instigation de M. Montambaux. En effet, quand JGL est blessé, à Erches, le 25 décembre 1916, la belle-mère de Montambaux rend visite à Mélanie, mais sans rien révéler de ce que lui a déjà écrit son gendre. Elle attend que Mélanie et Gustave s'inquiètent du silence de JGL, c'est-à-dire de l'arrêt des lettres. Quand ils commenceront à se tourmenter, leur amie est tenue de leur raconter des bobards, vaste complot de l'amitié : JGL aurait

¹⁸¹ Carnet, 20 mars 1917.

été blessé en allant chercher, avec son officier, sa permission. Bref épisode, certes ; mais moment très instructif qui amène à se demander si la loi de l'occulté, des mots aux gestes, n'est pas un secret de Polichinelle aux yeux de tous ceux qui sont impliqués dans les échanges. Dans plusieurs lettres, en effet, alors qu'il donne des nouvelles d'amis blessés ou mal en point, JGL n'hésite pas à exiger de ses parents eux-mêmes et comme naïvement le secret : ne parler de rien à la famille de l'ami, ou à quiconque à Eysines ; par exemple, lettre du 15 septembre 1916, à propos d'A. Bassibey, atteint de paludisme : « si vous voyez sa mère, vous n'aurez pas besoin de lui causer de tout ça ». Nul ne se récrie parce que tout le monde sait et participe activement du grand mensonge. Comme les autres, les propres parents de JGL contribuent à cette circulation des silences, à ce complot consenti des savoirs réservés¹⁸².

On ne peut s'étonner, dans ces conditions, que Gustave et Mélanie ne croient guère leur fils et que, trop souvent, loin de lui faire confiance et d'ajouter foi à ses dires, ils le soupçonnent de leur dissimuler la vérité, au moins jusqu'en 1918 où la parole épistolaire se fait plus sincère et plus libre. Par voie de conséquence, à son tour, JGL se fâche quand il comprend que ses parents lui cachent la vérité sur l'état de santé de Mélanie ou d'Irène, ou sur les trafics des agioteurs eysinais¹⁸³.

Faire société

Si l'on admet comme constitutive la mise sous le boisseau de l'essentiel, telle que l'effectue sans cesse cette correspondance, pourquoi écrire autant, si souvent et si régulièrement ? En écrivant, JGL rassure sa famille ; il se répare lui-même en pensant à eux tandis qu'il se penche sur sa feuille ; il s'épanche auprès de son frère, le confident privilégié, après chacune des grandes épreuves. Mais observons-le encore : il répercute aussitôt apprise une nouvelle fraîche et aussitôt répond à qui la lui a apprise. Il la fait ainsi glisser de son frère à ses parents, de ses parents à son frère, ou encore à André Bassibey, à Marcel Dumanes, à Gaston Maire, et ainsi de suite. Circule l'essentiel de ce qu'il y a à connaître : sur quel front se trouve le soldat ; s'il se plaint et souffre ; s'il est malade, blessé¹⁸⁴. Ce qui est reçu est redonné aussitôt. Dans quelques cas, on comprend que JGL transmet les lettres elles-mêmes, sans les recopier. Tout en intervenant activement pour faire silence et secret, JGL n'en contribue pas moins à faire exister une sorte d'échange maximisé. Donner, recevoir, rendre : on reconnaît là les trois faces de l'activité fondamentale du don¹⁸⁵, reprises ici sous la modalité d'une action transitive qui « fait passer » d'un point des cercles épistolaires à l'autre extrémité

¹⁸² À comparer à la méfiance de JGL envers les « propos de cuisiniers » (rumeurs).

¹⁸³ Mêmes doutes sur la sincérité des échanges épistolaires entre conjoints, voir C. Vidal-Naquet, *op. cit.*, p. 257-260. Un temps, le beau-frère de JGL, Valmy, voudra jouer le tiers messenger supposé fiable.

¹⁸⁴ JGL communique dans ce cas les progrès de la convalescence.

¹⁸⁵ M. Mauss, « Essai sur le don », in *L'Année sociologique*, seconde série, 1924-25, t. I ; M. Godelier, *L'énigme du don*, Fayard, 1996 ; T. Jolas, « Parcours cérémoniel d'un terroir villageois », in T. Jolas, M.-C. Pingaud, Y. Verdier, F. Zonabend, *Une campagne voisine*, ed. M.S.H., 1990, p. 420-423.

de leur circonférence, non seulement le contenu du message mais jusqu'à l'objet épistolaire dans sa matérialité. De la sorte, Jean Gaston maintient vivant le groupement des amis eysinais, et parmi eux, surtout, les voisins du quartier et les conscrits de la classe 14, la sienne, associés à quelques-uns de la classe 1909, celle de son frère¹⁸⁶. Il ne s'agit pas à nos yeux d'une association d'Eysinais hors Eysines où seul compterait le fait de la naissance dans ce village-là. Dans une lettre de mars 1918, il distingue ses proches de « pays » : soldats du Haillan, d'Arès ou de Saint-Médard-en-Jalles, non connus avant la guerre et non connus de sa famille. Ce regroupement serait comme une entente et pour en être, il faut être eysinais mais surtout soldat d'active, et encore mieux, combattant de première ligne¹⁸⁷. Dans ce circuit d'échange, sont ainsi essentiellement mobilisés les amis d'enfance sous les drapeaux (ils drainent les nouvelles d'autres Eysinais comme le gendre Maleyran, dont les familles entretiennent des relations amicales avec les Lalumière) et les nouveaux amis, surtout connus au régiment (Déjean, Ambach), ou pris en charge comme s'il était leur parrain de guerre (le petit Basque).

Par ce va-et-vient incessant de nouvelles reçues et envoyées, Gaston Lalumière fait certes sa part à la « fonction d'intégration du langage », analysée par S. Branca-Rosoff¹⁸⁸. On avancera pour notre part l'idée que JGL développe une pratique : rompant avec la passivité militaire à laquelle il est contraint (pour lui, une prison), il agit, il crée un monde. Il fait exister son village à lui, avant tout pour son besoin vital, mais aussi pour les autres. Sans que l'on puisse dire qu'il ait en tête le modèle du journal du front, il anime cette communauté postale, après l'avoir fait naître *ex nihilo*. Il veille à ce que les allers et les retours ne s'interrompent pas, demandant aux uns et aux autres nouvelles et adresses. Pas de silence, pas d'interruption. La guerre, c'est sans doute périr, mais c'est également mourir de ne plus savoir ce que l'on devient. Ce serait par ce biais que JGL réussit à résister à l'effet d'implosion que produit sur lui la déshumanisation. Ce sera avec succès, nous semble-t-il, et cela au cours même de la guerre (dès 1917) et non pas à sa suite, comme le feront bien des rédacteurs de journaux et souvenirs de combat. Sur quoi JGL s'est-il donc fondé pour que ce « faire passer » ait fonctionné autrement qu'une mécanique tournant à vide ? Quel en fut exactement le soutènement ?

Bien qu'il nomme son village « ce pauvre Eysines », JGL tient bon en prenant appui sur son identité familiale c'est-à-dire, pour ce qui le concerne, son être-en-politique. Il est un fidèle des coopératives de soldats ; il approuve l'action des socialistes en faveur des poilus, le 3 mars 1919 : « tous les jours nous sommes plus contents de nos socialistes qui, jusqu'au bout, cherchent notre bien ». Auparavant, dans une lettre de février 1918, s'indignant des réquisitions de vin

¹⁸⁶ Grosselle, Font-Caïral.

¹⁸⁷ À partir de là, le cercle s'agrandit à quelques rares autres : les amis de Brive (essentiellement Légli) ainsi qu'aux camarades de la P.E.M. quand JLG est en permission.

¹⁸⁸ S. Branca-Rosoff, « La Grande Guerre des ruraux peu-lettrés : une expérience populaire d'écriture », in *La langue sous le feu*, O. Roynette, G. Siouffi et A. Steuckardt (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 123.

à Eysines, il clame : « quelle leçon pour le Prolétaire ! »¹⁸⁹. Enfin, en Allemagne occupée, il discute de politique et du devenir de l'Europe avec les Allemands chez qui il cantonne, même s'il refuse, un jour de bref emportement, de s'intéresser à la guerre civile :

je crois que nous sommes ici pour quelque temps encore puisque l'Armistice a été retardé d'un mois ; et je crois bien que ce n'est pas fini, d'après les faits qui se produisent en Allemagne. Enfin pour ceci, laissons courir. Qu'ils s'égorgent tant qu'ils voudront, moyennant qu'ils nous laissent tranquilles (lettre du 18 décembre 1918).

Mais il nous reste maintenant à relever un autre aspect. Son être-en-politique familial serait un être-en-écriture. En effet, JGL soutient l'épreuve parce qu'il écrit, comme son père le lui a recommandé dans sa lettre d'adieu du 1^{er} novembre 1914 pour un passage qui associe nettement l'écriture et la présence aux êtres aimés grâce à la pensée, au « songe », facette répondant en miroir à la quasi-hallucination du 8 décembre 1917¹⁹⁰ :

Mais que veux-tu, mon cher Gaston, puisque les circonstances l'exigent, il faut s'y soumettre et nous voyons avec plaisir que tu es de ceux-là. S'il faut que tu partes, pars, mon enfant, avec courage. Mais lorsque tu seras là-bas, songe toujours à ceux qui te sont chers : ta Mère, ton Père, ta sœur et frère. Nous tous, nous ne t'oublierons pas une minute, et tu seras notre seule préoccupation. Nous savons que, lorsque tu seras parti, tu ne pourras pas nous écrire aussi souvent que maintenant, mais ne serait-ce qu'un mot.

Comme si résister en rebelle à la déshumanisation infligée consistait à faire société en écrivant pour une forme de vie en commun, désormais réaménagée en tenant compte des contraintes nouvelles de la séparation et de la guerre. À distance, mais en continuant de vivre libres ensemble. Société de dépêches ou de missives (avec photos) forgée par choix et volonté, cette dernière suscite des effets dans la vie réelle : les lettres préparent des entrevues « en vrai » avec les proches ou ceux que le hasard met sur sa route au front (son frère, Dumanes, Lézin, Fourton). JGL organise par lettres des rencontres d'une soirée ou d'une après-midi. Il essaie de même d'organiser en amont épistolièrement les rencontres de permission.

La société ainsi constituée se nourrit pour une large part de la vie antérieure. Elle prolonge l'animation d'avant le conflit, parfois invoquée comme un rêve¹⁹¹. On se préoccupe des femmes (celles que l'on aime et les autres), de la sexualité ; des vendanges, des bains dans les mouës et de l'ivresse ; de la fête – carnavalesque, surtout, mais également pascalle et patronale –, des festins d'escargots : en somme, des formes de débordement réglées pratiquées par les garçons célibataires qui

¹⁸⁹ 21 février 1918.

¹⁹⁰ Voir *supra*, p. 50.

¹⁹¹ Rêve des vendanges auxquelles on est interdit de participer. Lettre du 22 septembre 1917.

« font la jeunesse »¹⁹². Écrire permet au groupe de croire continuer la vie en classe d'âge comme elle aurait dû se passer sans la guerre. Il s'agit également des travaux agricoles annuels, comme les écoupages ; des coups de main donnés aux voisins selon la vieille règle de l'entraide communautaire qu'accompagne leur littérature orale de blasons et d'anecdotes facétieuses, parfois licencieuses, ce que JGL dénomme « le rire » : ce sont des blagues ; des moqueries, des histoires drôles à relater en gascon ; des hauts faits d'ivrognes. Bien que le prolongement du passé récent nourrisse la plupart des échanges, l'écriture fait place au monde nouveau avec la mention de l'affection que l'on a les uns pour les autres (« ton ami pour la vie »), les souvenirs émus et les confidences faites sans honte – particulièrement quand meurt un ami, aimé comme un frère.

Des autres soldats de sa compagnie ou même de la Phalange Électrique, on ne saura presque rien. Néanmoins, JGL ne les tient pas à distance. Il leur est très attaché¹⁹³. Ce sont « les camarades » du « groupe de base » avec qui il se promène, chasse le cerf pendant l'hiver 1917-1918 ou ramasse du bois pour se chauffer. Simplement, pour la plupart d'entre eux, ils n'entrent pas dans le territoire des lettres.

La société dont nous traitons n'a d'existence qu'épistolaire : entre réalité et fiction, et plus près de la fiction que de la réalité. Écrire, c'est superposer à la guerre un autre monde, mettre en place une construction plus forte, plus intense, située plus près du bonheur et de la joie que le présent du « cafard » oublié à coups de souleries, les « bombes » opposées aux « marmoches » – défections à soi-même que JGL refuse de plus en plus de pratiquer. Dans de nombreuses lettres, il semble se soumettre plus qu'à un clivage, à une véritable scission du moi, tant il dresse une barrière étanche entre son présent intolérable et le monde évoqué par la puissance de « mes correspondances », comme il dit. Société factice, façonnée lettre après lettre. Gaston y réaffirme les liens et les identités détruits par la guerre, il y retrouve son poids d'humanité, il y a sa place sociale.

La fabrication d'une contre-société de papier, appuyée sur les deux fortes fondations familiales que sont l'être-en-écriture et l'être-en-politique, s'avère soutenir l'entreprise de la correspondance que JGL a conçue dès le début comme abondante et ininterrompue, à assurer contre vents et marées. Il est néanmoins un troisième élément susceptible d'éclairer l'obstination de JGL à mener à son terme l'entreprise herculéenne de l'inscription scriptuaire. Il tient au souvenir.

¹⁹² D. Fabre, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 1986, n° 99, p. 7-40 ; G. Levi et J.-C. Schmitt, *Histoire des jeunes en Occident*, Le Seuil, 1996 (1994).

¹⁹³ F. Cochet, *Survivre au front 1914-1918. Les Poilus entre contrainte et consentement*, Cahors, 14-18 Éditions, 2005, p. 148-152.

Du Souvenir au cénotaphe

Maurice, son fils aîné, remet au père, lors d'une permission, une canne qu'il avait lui-même sculptée dans le bois d'arbres coupés ou mitraillés dans la forêt de Parroy où il se battait : « aussi, je la conserve et je m'en servirai sur mes vieux jours. Si je vis, écrit son père le 17 février 1916 à Jean Gaston Lalumière, ce sera son Souvenir ». À partir de 1915, JGL avait, pour sa part, commencé à envoyer à sa famille et, principalement à sa sœur, des « Souvenirs » toujours notés avec un « S » majuscule. Les envois sont les plus nombreux en 1916 (12). Ils décroissent en 1917 (9) et 1918 (7). Ce sont le plus souvent des « vues », cartes postales achetées sur place : de Francastel, le Bosquel, Méricourt, Vesoul, etc. Au fur et à mesure que les mois passent, Gaston tient à préciser à la destinataire qu'un lien métonymique existe entre le lieu représenté et lui-même : « je me suis promené sur l'endroit qui t'est représenté » ; ou encore : « vue d'une maison devant laquelle je passe tous les jours ». Cartes postales prélevées dans un « album complet » acheté, puis dans un « album garni » volé dans la chambre où il est cantonné ; carte postale allemande : « j'ai ramassé cette carte sur le champ de bataille que je vous envoie comme Souvenir ». Ou encore, achetée en Allemagne occupée, à Kaiserlautern : « Souvenir de mon dortoir ». Puis une étiquette de champagne avec la légende : « Souvenir de Cormontreuil » ; des fleurs, des pensées par exemple : « j'ai ramassé quelque petite fleur que je vous joins à la lettre, comme Souvenir ». Des supports végétaux, JGL passe ensuite aux objets : ironiquement, la capote d'un « copain qui arrive des tranchées », le 16 novembre 1915 ; une bague de sa fabrication, à sa sœur à l'occasion de son mariage, avec l'adresse suivante : « un Souvenir de la guerre », le 20 mai 1916.

Enfin, à partir du 14 juillet 1917, les photos se multiplient. La première, celle de ses camarades de la Phalange accompagnée de la légende : « Souvenir Alsace » ; une photo de lui-même, prise par un camarade sans doute avec son appareil, dans son gourbi ; une carte-photo de ses camarades et de lui-même devant le canal Aisne-Oise, en avril 1918. Et, pour finir, deux clichés qui, selon toute vraisemblance, ont été pris par lui-même, de soldats du 126^{ème}, son premier régiment, à son retour de permission, le 9 août 1917. Chacun de ces « Souvenirs » est associé à une légende écrite, comme si, sans elle et sans la signature, la vue, la fleur, la bague n'acquerraient pas leur statut singulier de Souvenir.

Plus grave est la portée de la photo prise le 8 octobre 1917, à Glennes, des tombes de camarades, à l'occasion d'un stage qu'il effectue entre le 4 et le 10 octobre 1917. Il note dans son carnet : « Le 8.10.17, visite au Cimetière de Glennes. Soldats enterrés du 18^{ème} Corps ». Il l'envoie à ses parents, le 11. Une seconde photo, vraisemblablement prise par lui, date du 3 décembre 1917. Elle représente le cimetière des soldats morts de son régiment, le 23^{ème} Colonial. Elle sera pieusement conservée, de même que l'enveloppe de la dernière lettre envoyée à Amédée Guérin, non distribuée et retournée par l'armée avec la mention : « le

destinataire n'a pu être joint » – ce qui se répétera un an et demi plus tard, lors de la mort de Gaston Maire.

Conçu au début comme un cadeau à sa sœur au même titre que les programmes de théâtre ou de cinéma aux armées, ou que les deux bagues forgées dans l'aluminium des obus, le Souvenir se précise quand JGL modèle un porte-crayon de cuivre où il grave l'inscription suivante : « Souvenir de mes misères 14 15 16 ». Il est l'instrument qui sert à rédiger. D'abord mêlés aux textes des lettres de guerre, les Souvenirs auront finalement envahi la totalité de la correspondance, s'identifiant à elle. C'est fait en décembre 1917, quand JGL demande à ses parents de conserver son trésor, « tout cela » :

Il y a quelques jours, je vous ai envoyé des photos. Vous me direz si vous les avez reçues. Aujourd'hui, j'en joins une autre : le cimetière du 23^{ème} C^{al}, au dernier secteur que nous occupions. Vous conserverez bien tout cela »¹⁹⁴.

La prescription est reprise en 1918 mais, cette fois, à propos des lettres elles-mêmes, après la tuerie du bois de Vrigny :

Je vous donne ces quelques détails en vitesse que vous conserverez, afin que je puisse m'en servir pour détailler le tout plus tard¹⁹⁵.

La correspondance est alors devenue elle-même tout entière un grand Souvenir, à la fois tombeau scripturaire des amis tués et conservatoire du temps passé aux tranchées. Elle y gagnerait un certain caractère sacré. Comme ailleurs en France rurale, on peut avancer la proposition que « la source première de ce sacré populaire, c'est la mort ou mieux les morts, les morts familiers¹⁹⁶ ».

Après la guerre et jusqu'au décès de JGL, l'objet devenu tabou est remisé, retiré de tout circuit d'échanges entre vivants, en même temps que JGL se mure dans le silence sur sa guerre¹⁹⁷. Entêtement cryptophore¹⁹⁸ ? Plutôt, le contenant des lettres que fut le sac de jute comme les lettres elles-mêmes autrefois échangées avec les amis disparus, localise désormais un « fragment de sacré », mais à usage discret, personnel et intime, opposé au sacré « communal »¹⁹⁹ associé, dans l'après-guerre, aux célébrations du 11 novembre et à l'inauguration du monument aux morts²⁰⁰, le 23 octobre 1921 à Eysines, le 29 mai 1921, à Mérignac. Agnostique, s'en remettant à la science à venir de la connaissance des fins dernières et de la

¹⁹⁴ 3 décembre 1917.

¹⁹⁵ 29 juillet 1918.

¹⁹⁶ Voir T. Jolas, « Parcours cérémoniel d'un terroir villageois », in T. Jolas, M.-C. Pingaud, Y. Verdier, F. Zonabend, *Une campagne voisine*, Ed. MSH, 1990, p. 415 et sqq.

¹⁹⁷ Sauf, en quelques rares exceptions, des confidences à son épouse.

¹⁹⁸ Voir N. Abraham et M. Török, *L'écorce et le noyau*, Flammarion, 1987.

¹⁹⁹ M. Agulhon, *La République, t. 1, L'élan fondateur et la grande blessure (1880-1932)*, Hachette, 1990.

²⁰⁰ A. Prost, « Les monuments aux morts », in P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, 1984, p. 195-225.

création de l'univers, anti-clérical convaincu, JGL se serait assuré, par ce biais, de ses propres moyens de contact avec « ses » morts, tout en leur assignant pour fonction de tenir en quarantaine sa part maudite, celle que la guerre avait installée définitivement en lui.

*

Ayant rédigé plusieurs lettres par jour pendant la durée de sa guerre, du 3 août 1914 au 23 octobre 1919, JGL a suivi scrupuleusement les modèles de l'écriture par lettres avec formules d'ouverture et de clôture fixes, contenus pré-formatés, bref une rédaction ordonnée autant que corsetée. Ce témoignage documente assez bien, pour sa modeste part, la polémique historique portant sur la question de la contrainte ou du consentement²⁰¹. À l'exception d'un bref moment, en novembre 1914, durant lequel JGL accepte de se plier à l'injonction militaire (c'est là la conséquence de la mort de son cousin germain, Maxime, celle de l'acculturation des trois mois de classe et, également, l'effet de l'adhésion à l'héroïsation de ses amis du 126^{ème} R.I. partis combattre et dont un certain nombre sont immédiatement blessés ou tués alors que lui-même reste à la traîne), à l'exception notable, également, de quarante-huit heures d'exaltation au lancement de l'offensive de la Somme, son parcours est celui de la contrainte subie. La présence au front, sous le commandement militaire, est un enfermement où la violence exercée par l'armée contre les soldats-citoyens n'a pas à être dissociée de la bêtise obligatoire, de l'arbitraire et de la contrainte faite aux soldats d'abandonner leur libre-arbitre – ce que JGL souligne par ses « il ne faut pas chercher à comprendre », « ordre-et contrordre », « c'est militaire ! » (par exemple, lettre du 2 septembre 1916)²⁰². Il y a là une stabilité de positionnement à souligner, renforcée qu'elle est par l'assentiment à cette conduite de l'ensemble de ses correspondants.

Par ailleurs, si JGL a maintenu cette activité de communication interactive envers et contre tout, c'est sans doute qu'il soutenait ainsi l'existence de papier d'une mini-société rassemblant une dizaine d'amis d'Eysines, de Talence ou Bordeaux, séparés par la guerre mais tous en guerre, *membra disjecta* d'un tout en diaspora. Il édifie ainsi une construction à refaire journalièrement, sauf à la laisser perdre, et exigeant un énorme effort de son auteur puisque, malgré la fatigue physique, les blessures, l'épuisement moral ou l'impossibilité matérielle, il fallait trouver la position pour tracer les signes qui nous sont parvenus, à peu près tous déchiffrables, avec l'obligation de réparer ou d'entretenir sans trêve cette fabrique, de la façonner, au prix de la répétition. Que s'agit-il de faire et refaire ainsi sempiternellement, si ce n'est ménager la possibilité de survivre, à la lettre – et ce,

²⁰¹ S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, « Violence et consentement : la "culture de guerre" du premier conflit mondial », in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli, *Pour une histoire culturelle*, Le Seuil, 1997. F. Rousseau, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Le Seuil, 1999.

²⁰² Voir R. Cazals et F. Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001, p. 154-155. JLG rêve d'être « libre » (lettre du 31 mars 1916, 12 juin 1916, 1^{er} mai 1917, 1^{er} janvier 1918).

jusqu'à construire un monument de papier, un tombeau scripturaire des amis et camarades disparus, des plus proches, ceux du 23^{ème} R.I.C., du 126^{ème} R.I., des camarades du 18^{ème} Corps ? Le sac de jute est en fait plus qu'un mausolée. C'est exactement un mémorial, au double sens de monument qui garde le souvenir et aussi d'écrit qui consigne ce dont on veut se souvenir. Ce serait le deuxième corps des *autres* morts, de tous les morts de sa compagnie et de son régiment. Ou même peut-être la matérialisation de la *mort de soi* que JGL eut à traverser, crypte scellée de cet étranger à lui-même qu'il devint pendant quelque temps :

Et je continue à vivre dans cet enfer de feu, de sang, de carnage. Les cadavres des chevaux mêlés aux cadavres des soldats, des arbres, de la terre, tout fait corps dans cette bouillie humaine, dans cette pourriture, l'odeur, les mouches, ce spectacle hallucinant de dévastation, de néant, je l'ai vécu ; et comme témoin de toutes ces choses aussi inhumaines, aussi horribles, aussi incroyables (il faut l'avoir vécu pour le croire), je me suis dressé comme un vainqueur – puisque j'étais encore vivant – et c'est-il que cette vie de crime, de carnage m'ait rendu cynique, dans cet instant j'ai trouvé quelque chose de beau, d'irréel, d'impensable dans tout ce que l'homme n'aurait pu s'imaginer de tant d'horreur. [...] (*Mémoire du passé*. Annexe.)

Cynique, fruit venimeux de la guerre, inapte à se réinsérer : tel il se décrira à la fin de sa vie dans ce texte autobiographique de 1964-1965, en évoquant son retour à Eysines en 1919 :

Seulement, s'il n'y a rien de changé ici, il y a quelque chose de changé en moi. J'ai 25 ans. Ces années de malheur et de crimes m'ont terriblement marqué. J'éprouve comme un besoin de vengeance, un désir diabolique de vivre, de jouir. Ces années de servitude, d'abrutissement, n'ont abouti à faire de moi qu'un révolté, un révolté contre les raisons sociales de la compréhension, de la paternité. Oui, je suis cynique. Je ne me trouve bien que solitaire, sans-scrupule et sans pitié. Prétentieux, querelleur, je marche indifférent à tout ce qui me touche, à tout ce que je touche, et malgré toutes les satisfactions que je trouve, je ne suis pas heureux. Dans ce désarroi moral et matériel, je ne trouve pas ma place. (*Mémoire du passé*. *Ibid.*)

Note sur la langue des lettres

Comme pour beaucoup de ses compagnons d'armes, la guerre est l'occasion pour Jean Gaston Lalumière d'une expérience jusque-là inédite d'écriture journalière. Il dispose pour cela d'une compétence en français écrit acquise à l'école primaire d'Eysines et dans sa famille puisque son père et sa mère savent bien lire et écrire et que son frère aîné voulait devenir instituteur. Bien qu'il n'ait apparemment pas obtenu son certificat d'études primaires au terme de sa scolarité écourtée et quoique sa maîtrise du code orthographique présente des lacunes, il est capable, mis au pied du mur, d'écrire plusieurs pages par jour, montrant même dans cet exercice, on le verra, un certain goût de l'expression frôlant parfois le « beau style » et, en tout cas, une sûreté ferme dans la conduite du récit, rédigé pratiquement sans ratures.

Dans les lettres de JGL, écrites en français comme les réponses de ses correspondants, se côtoient deux sources langagières : l'une est le français régional parlé à Eysines, fortement imprégné du « patois », c'est-à-dire de l'occitan gascon encore très largement employé à l'époque comme langue familiale, de sociabilité villageoise et de travail ; l'autre est ce qu'il est convenu d'appeler l'« argot des tranchées »²⁰³, de plus en plus présent dans la correspondance au fil du temps et qu'il n'emploiera plus après la guerre.

Le français régional²⁰⁴

Il apparaît d'abord dans l'emploi des termes techniques empruntés au gascon, du jardin et de la vigne que nous avons notés en italiques : les *baillots* (paniers de bois) ; les *règes* (sillons) ; la *rande des mongeons* (la rangée des haricots grimpants) ; les pommes qui *se mallent* ou deviennent *malles* (stériles, ne germant pas) ; être à *tail* (être prêt), etc.²⁰⁵.

Des mots gascons se glissent parfois dans la correspondance comme des signes de connivence : « Bonjour à tous les *amics* », écrit le cousin René Pineau, le 14 août 1914 comme A. Blanc, le 7 janvier 1917 ; « *Adiu*, maman Mélanie ! » (Gaston le 16 septembre 1916) ; « mon cher *meynadie* » (enfant) sous la plume

²⁰³ Proposée par Lazare Sainéan (*L'argot des tranchées d'après les lettres et les journaux du front*, Paris, Boccard, 1915), l'expression comme la méthode suivie par Sainéan ont été très tôt contestées par Albert Dauzat (*L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918), puis par Gaston Esnault (*Le poilu tel qu'il se parle*), pour qui il n'y a pas d'« argot poilu » au sens de jargon codé propre à une catégorie sociale, mais une « langue poilue », c'est-à-dire une « langue populaire qui s'invente dans et pour la guerre » (Odile Roynette, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-18*, A. Colin, 2010, p. 69). Voir aussi la somme de Pierre Rézeau, *Les mots des Poilus*, Eliphi, 2018.

²⁰⁴ À consulter : Jacques Boisgontier, *Dictionnaire du français régional du Pays Aquitain*, éd. Bonneton, 1991 ; Guy Suire, *Pougnacs et Margagnes, dictionnaire définitif du Bordeluche*, Bordeaux, Mollat, 2011.

²⁰⁵ Dans ses déplacements, Gaston est attentif aux termes dialectaux rencontrés. Ainsi, le limousin *gardeche* pour le gascon *troque* (éperlan), le 15 septembre 1914.

de sa mère. Ou encore : « nous allons manger des *tits* (petits oiseaux) » ; « il avait une petite *mounaque* » (ici, ivresse, sens dérivé de la signification habituelle de « poupée » peut-être parce que l'homme ivre n'est pas plus maître de ses attitudes qu'une chiffé ou parce qu'il est retombé en l'état d'enfance), ou encore des *limaçons* (escargots). On retrouve évidemment, d'un emploi régulier, les gasconismes bien connus : « dîner » pour le repas de midi et « souper » pour celui du soir, ou « rester » pour « habiter ». En quelques occasions, le gascon apparaît sous la forme de phrases complètes. Fred Déjean, son ami brugeais, conclut sa lettre du 11 mai 1918 en l'incitant à penser un peu plus à lui : « bien des choses chez toi et *dis down né pourrés pas pensa a jou un cop sulement aquo m'arré fort plaisi* » (et dis donc tu ne pourrais pas penser à moi une fois seulement, cela me ferait très plaisir²⁰⁶). JGL rapporte qu'à Eysines, lors d'une permission, au terme d'un repas bien arrosé, son ami Jeantieu veut à toute force lui montrer son cheval (bien devenu rare, après les réquisitions de 14). Les deux compères en sont quittes pour une chute, ce qui leur vaut d'être *chinés* (moqués) :

j'ai pris une bûche mais lui, s'est esquiné le blair. Figure-toi, après, si son fils le chinait et pendant une heure, il lui mettait des compresses humides et froides – ce qui lui allait pas trop. Il disait souvent : « mais *bèdes bien ques suyn pas mort !* [mais tu vois bien que je ne suis pas mort !]

À Brive, avec Lauba, natif de Saint-Médard-en-Jalles, surnommé *lou paillard daou Moulin daou Thil* et qualifié de « *touton* (tonton) tranquille », Jean Gaston prend plaisir à converser dans cet idiome que leurs voisins de chambre ne comprennent pas :

Comment ça les emmerdait aux autres, quand nous parlions patois en soupant !

Leurs échanges peuvent prendre un aspect presque rituel :

quand il y en a pas [du vin], eh bien ! – *baou quère lou camarade Laouba per boire un cop* [je vais chercher le camarade Lauba pour boire un coup] ;

et la réponse est toujours la même :

– *coume boudras, mez égaous et a la santat des parents !* [comme tu voudras, ça m'est égal, et à la santé des parents²⁰⁷].

Si cet usage occasionnel et ostentatoire du gascon confine au jeu, ce n'est pas le cas de certaines constructions syntaxiques, fautives en français standard, mais régulières en occitan et qui peuvent difficilement être considérées, vu leur

²⁰⁶ Avec le souvenir de son ami Bourguès, le 24 mars 1918, émerge la phrase : « *Fadra-bous inteindre abèque Gaston per dimaiche !* » (« Il faudra vous entendre avec Gaston pour dimanche ! ») (lettre non reproduite).

²⁰⁷ 9 décembre 1914.

fréquence, comme de « discrets calques syntaxiques »²⁰⁸. En premier lieu, les centaines d'occurrences de l'auxiliaire *être* en lieu et place de l'auxiliaire *avoir*, notamment avec le verbe *être* (« je suis été vacciné »), en particulier lorsque être est employé au sens d'*aller* : « je suis été trouver le capitaine » ; « je suis été voir *Manon* ». Inversement, l'auxiliaire *être* est assez souvent remplacé par *avoir* : « nous avons arrivé au sommet » ; « les boches auront tombé sur un beau bec²⁰⁹ ».

Autres occitanismes syntaxiques :

- la dissociation de la fonction relative du pronom relatif (alors simplement portée par « que ») d'avec sa fonction grammaticale dans la proposition relative :

notre pauvre Maurice que peut-être il se trouve dans la mêlée ;
il y en a quelques-uns avec moi que cela leur soulève l'estomac.

- l'emploi des relatifs *dont* pour que (« ce dont j'espère ») et, inversement, de *que* pour *dont* (« la lettre que vous me causez »). Et, à l'occasion, l'emploi de *dont* pour *où* (une lettre dont je parlais de lui »).
- L'emploi de *que* comme conjonction introduisant une proposition circonstancielle : « si c'est vrai que vous le dites » (puisque) ; « Titi est venue me chercher que ma feuille était arrivée » (parce que).

L'argot de la guerre

C'est ainsi qu'Albert Dauzat intitule la synthèse qu'il a tirée d'une enquête par lettres menée entre février et juillet 1917, ainsi que de diverses études parues auparavant. Il est parfois difficile de distinguer dans le parler particulier des soldats de 14-18 les trois sources principales que Dauzat lui assigne : l'argot commun (« parisien »), les mots propres à l'armée, les emprunts aux dialectes régionaux, et qui confluent en créations ou créations verbales parfois déroutantes. Dès son arrivée à Brive, Gaston adopte les termes argotiques qui composent le fond lexical commun des soldats de 14 : les *totos* (poux) ; la *pile* (ou *pilule*) ; la *babille* (lettre) et ses dérivés : *babillarde*, *barbibouillage*, *barboulague* ; le (bon) *filon* ou la (bonne) *gâche* ; le *gros cul* (ou *gros Q* : le gros tabac gris). Une place particulière est faite au vin : *mâitre Pinard*, *linarpine*, *linarprim*, *pif*, sans oublier *M^{me} Lapompe* et *M. Troisquarvin* et leurs conséquences : quelques bonnes *chiques*, *mounaques*, *mauves* qui vous laissent « occis ».

Il intègre très vite les termes propres à l'armée : la *perme* ; les *marmites* ou *marmoches* (gros obus) ; le *rigolo* (révolver) ; le *riflo* (ou *rif*, *rifle* : la ligne de

²⁰⁸ *La langue sous le feu. Mots, textes et discours de la Grande Guerre*, O. Roynette, G. Siouffi, A. Steuckardt (dir), *op. cit.*, p. 22.

²⁰⁹ En l'absence des mesures quantitatives qui pourraient l'établir, il semble que la fréquence de ces constructions dépasse sensiblement les 21 % mesurés sur un corpus languedocien dans le cadre du projet Corpus 14 de l'université de Montpellier (voir *La langue est sous le feu, op. cit.*, p. 104).

feu) ; la *biffé* ou *biffaille* (l'infanterie, autrement dit les *fantaboches*) ; le *doublard* (sergent-chef) ; les *artibombes* (artilleurs) ; le *dur* (le train) ; la *jaffé* (la soupe) ; les *tranchquailles*.

Parmi les expressions argotiques, il emploie, mais à une seule reprise, *cherrer dans les bégonias* (exagérer, commettre des excès) ; *salir (la)* (pour « détonner » : « des cavaliers manœuvrant à pied, cela la salit »)²¹⁰ ; *se bomber* (se passer de), à ne pas confondre avec *bomber* (dur) pour : « faire la bombe » (la noce). Son ami Amédée Guérin, marin en Méditerranée, dénonce deux gradés qui « ont voulu [le] faire tourner » (passer en conseil de guerre, dit aussi le *tournequet*), et raille la *terre jaune* (l'homosexualité) :

Celui qui est porté pour la terre jaune est bien à bord. Ce n'est pas les tapettes qui manquent²¹¹.

Même expression sous la plume de Marcel Dumanes qui use, par ailleurs, d'un sens renouvelé du mot *rabiot* (la charge à la baïonnette).

Enfin, au français local semblent appartenir certains termes très souvent employés dès les premières lettres, partie prenante d'« une identité énonciative villageoise que l'expérience du front ne modifie pas »²¹² : *prendre une bosse de rire* ; *s'en froter* (pour « s'en mettre jusque-là ») et son dérivé, *frottage* ; ou encore l'adjectif *couenneux* (écrit *couanneux*) qui perd ici son sens primitif de « semblable à la peau raclée du porc » et son acception médicale (« membraneux ») pour signifier « savoureux », « délectable » (dans le cas d'un plat ou, aussi bien, d'une situation).

Quant au mantra ânonné tout au long des lettres et ses variantes²¹³ : « on ne s'en fait pas un brin/une miette/une datte », il est consubstantiel à l'intention fondamentale de la correspondance : faute de se rassurer, rassurer les proches, comme, de plus en plus fréquent à mesure que la guerre avance, le conjuratoire : « nous en recauserons plus tard ».

Marie-Claire Latry et Guy Latry

²¹⁰ Donnée par P. Rézeau au sens de « déformer la réalité, exagérer », avec des exemples marseillais.

²¹¹ 21 novembre 1914.

²¹² S. Branca-Rosoff, « La Grande Guerre des ruraux peu-lettrés : une expérience populaire d'écriture », in *La langue sous le feu*, op. cit., p. 123.

²¹³ P. Rézeau en relève une dizaine, *Les mots de Poilus*, op. cit., p. 359.